

BRABANT

tourisme

LEWISBIQUE
Archives

104

TRIEL N° 3
SEPTEMBRE 1990

Bureau de dépôt
Bruxelles X

BRABANT

tourisme

SEPTEMBRE 1990

Prix de ce numéro : 150 F.

Cotisation 1990 (4 numéros) : 450 F.

Revue trimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

Président :
Didier Rober, député permanent

Vice-Présidents :
Francis De Hondt et
Willy Vanhelwegen,
députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :
Gilbert Menne

**Secrétaire de rédaction -
mise en page :**
Catherine Ansiau

Administration et Publicité :
Alex Kouprianoff

Présentation :
Marc Schouppe

Composition :
Claude Dumont

Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « Brabant » qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

| | |
|---|----|
| Editorial, par Didier Rober | 2 |
| Le Musée Charlier : Une longue saga d'art et d'amitié, par Yvonne du Jacquier | 3 |
| Une randonnée aux confins du Brabant Wallon et du Hainaut, par Willy Rocher | 8 |
| Busarder à Bruxelles, ... la ligne 28, par Jean-Marie Romiée | 10 |
| A la frontière linguistique du Roman País ... Regards sur Archennes, par Maurice Dessart | 19 |
| Heures douces dans le quartier Saint-Nicolas de Bruxelles, par Marcel Vanhamme et Andrée Longcheval | 22 |
| Alice et l'Ecole du Spectateur, par Roger Deldime | 32 |
| Les haras de Brabant : les chevaux d'Albert et d'Isabelle, par H.-P. Henri-Jaspar | 34 |
| La Société Royale Linnéenne et de Flore de Bruxelles, par Geneviève Steenebruggen | 38 |
| Echos du Patrimoine, par Christian Spapens | 44 |
| Quelques thèmes du décor baroque de la Grand-Place de Bruxelles, par Emma de Longrée | 47 |
| Chapelles et potales en Brabant wallon, par André Tihon | 56 |
| La Journée du Patrimoine dans la Région bruxelloise, par Christian Spapens | 58 |
| Avis-Echos, par C. Ansiau et G. Menne | 62 |
| Vient de paraître, par Gilbert Menne | 64 |

FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT

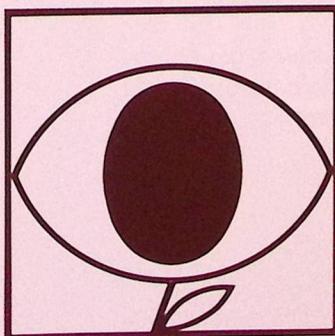
Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Editeur responsable : Gilbert Menne.

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.





Le Tourisme brabançon poursuit sa progression

Lors de l'Assemblée générale de notre Fédération réunie à Saint-Gilles le 8 juin dernier, j'ai eu la joie de pouvoir annoncer aux membres de nos Syndicats d'Initiative et à la presse que l'année touristique 1989 à Bruxelles et en Brabant wallon continue d'affirmer une excellente santé qui se poursuit déjà depuis cinq années sans interruption dans la plupart de ses segments d'activités.

En effet, on peut constater une hausse générale de fréquentation en tourisme de plein air (28,11 %), camping (3,5 %), logement pour jeunes (19,63 %), les manifestations folkloriques (19 %), les festivals (1 %) et les excursions pour groupes.

Les chiffres confirment ceux des nuitées qui donnent respectivement une progression de près de 10 % pour la Wallonie et de 7,5 % pour Bruxelles, et ce aussi bien pour les nuitées des étrangers que pour celles des Belges.

Je ne doute pas que le tourisme d'un jour est fondamentalement à la base de ces bons résultats. Des études universitaires récentes ont d'ailleurs démontré que ce type de tourisme est de trois à cinq fois plus important que le tourisme de séjour aux Pays-Bas et en République Fédérale Allemande.

Le rôle de Bruxelles dans le tourisme national et celui de la Communauté française est appelé à connaître, dans les années qui viennent, une expansion considérable.

Grâce aux nouvelles infrastructures dont il se dote progressivement, le Brabant Wallon entame son développement, en complémentarité avec notre capitale.

Notre Fédération unit ses efforts à ceux des Syndicats d'Initiative régionaux et locaux, des musées et attractions et du secteur privé en vue du développement touristique et culturel de la Communauté française du Brabant.

Didier ROBER
Député permanent
Président de la Fédération Touristique de la
Province de Brabant, Communauté française

Le Musée Charlier : Une longue saga d'art et d'amitié

par Yvonne du JACQUIER,
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode

*Avenue des Arts, 16, Saint-Josse-ten-Noode (Bruxelles).
Un spacieux hôtel de maître : trois niveaux, sept travées,
un porche monumental. Une plaque en bronze annonce :
Commune de Saint-Josse-ten-Noode
Hôtel Charlier
Collections Henri Van Cutsem et Guillaume Charlier.*

De nombreuses études ont été consacrées à l'Hôtel Charlier; leurs auteurs ont insisté sur la belle ordonnance de ses salons, sur la richesse et l'éclectisme de ses collections où domine le XVIII^e français; des meubles signés par Chapuis voisinent très heureusement avec des tapisseries bruxelloises du XVI^e siècle, des Aubusson du XVIII^e et des verdures d'Audenaerde du XVII^e. Les la-

ques et les porcelaines témoignent du goût qu'avait la bourgeoisie pour les objets d'Extrême-Orient. La peinture et la sculpture sont fort bien représentées, surtout par des maîtres de l'école belge : Léon Frédéric, Georges Vanzevenberghen, Richir, Anna Boch, James Ensor, Asselbergs, Laeremans, Toussaint, Emile Wauters, Jean de la Hoese, Jean Laudy. La vitrine aux argenteries con-

tient des pièces rares. Bref, on peut passer des heures exquises dans les salons de l'Hôtel Charlier. Ils sont bien calmes aujourd'hui, mais ils furent bruisants de vie jadis quand Henri Van Cutsem et le ménage Charlier y accueillaient parents, artistes et amis. Par quels cheminements ce joyau est-il arrivé dans le patrimoine communal? L'histoire récente, nous la connaissons, mais nous avons voulu remonter plus loin dans le temps. Les faits directs sont simples : le sculpteur Guillaume Charlier avait perdu son épouse Marie Agniez, le 17 novembre 1924. L'artiste mourut le 15 février 1925 et, n'ayant pas d'enfant, légua son hôtel avec toutes les collections qu'il contenait, à sa commune d'adoption, à la condition expresse que l'immeuble soit transformé en musée ouvert au public. Un capital d'environ quinze millions complétait le legs; il devait permettre l'entretien et le bon



Situé en plein quartier des affaires, l'Hôtel Charlier représente une oasis de paix (photo: Y. du Jacquier).



Buste en marbre d'Henri Van Cutsem par Guillaume Charlier (photo : A.C.L.).

fonctionnement du musée. Quinze millions en 1925! Le don était royal.

D'où provenait cette fortune énorme? Charlier était d'origine modeste; son père était maître-maçon. Très tôt, le jeune homme avait manifesté des dons artistiques et un attrait particulier pour la sculpture. Il suivit les cours de l'Académie de Bruxelles. Lors d'une exposition, l'oeuvre qu'il présentait fut remarquée par Henri Van Cutsem, grand bourgeois amateur d'art et mécène généreux. Dès lors, son avenir fut assuré et, grâce à son protecteur, il put pousser ses études jusqu'au Prix de Rome.

Qui donc était Henri Emile Van Cutsem?

Au recensement de 1876, on le trouve inscrit rue de l'Evêque, 29, à Bruxelles; profession : hôtelier. Singulier hôtelier qui n'avait vraiment pris la relève qu'au décès de son père Joseph Adolphe Van

Toile de Guillaume Séraphin Van Strydonck représentant Henri Van Cutsem et quelques amis dans la salle à manger de Blankenberghe (photo : A.C.L.).

Cutsem, le 25 juin 1866. Jusqu'alors Henri Van Cutsem avait gardé ses distances avec l'hôtel de Suède. Il préférait la vie parisienne et fréquenta assidûment les ateliers et la bohème. Il s'y lia entre autres avec Manet, Renoir et Toulouse-Lautrec.

A la mort de son père, Henri Van Cutsem, né à Bruxelles le 26 décembre 1839, a donc 27 ans. Bon gré mal gré, il lui faut prendre la succession, mais ne négligera pas pour autant ses amitiés parisiennes. Son père déjà fut amateur d'art. Henri ne cessa d'enrichir les collections et, jusqu'à son dernier souffle, acquit meubles, tapisseries, cristaux, tapis, porcelaines, tous objets toujours de haute qualité.

Henri Van Cutsem avait épousé Léontine Pauline Désirée Van Opstal. Un enfant, Jean Marie Joseph Adolphe, naquit à Bruxelles, le 22 novembre 1879 et y mourut le 20 avril 1880.

Dès 1878, les époux avaient pris une seconde résidence rue des Cendres, 29. Léontine Van Opstal mourut le 8 juin 1884.



Au Musée des Beaux-Arts de Tournai "Argenteuil" d'Edouard Manet (photo : J. Messiaen).

Veuf et sans postérité, Henri Van Cutsem s'intéressa de plus en plus au monde des arts.

Entre 1890 et 1899, des tractations immobilières eurent lieu entre le propriétaire de l'hôtel de Suède et la société du Grand Bazar Anspach; cette dernière, installée modestement boulevard Anspach, acquit en plusieurs fois des parties du terrain, notamment les jardins vers la rue Grétry; l'absorption se poursuivit et, si le nom de l'hôtel de Suède apparaît encore dans l'Annuaire du Commerce et de l'Industrie de Belgique de 1898, il n'est plus repris dans le même annuaire de 1899.

A partir de 1890, Henri Van Cutsem se retira progressivement des affaires et acheta deux immeubles contigus, numéros 15 et 16, avenue des Arts; il en confia la transformation à Victor Horta, jeune architecte dont la réputation montait déjà.

Le 12 avril 1890, il introduisit auprès du collègue échevinal de



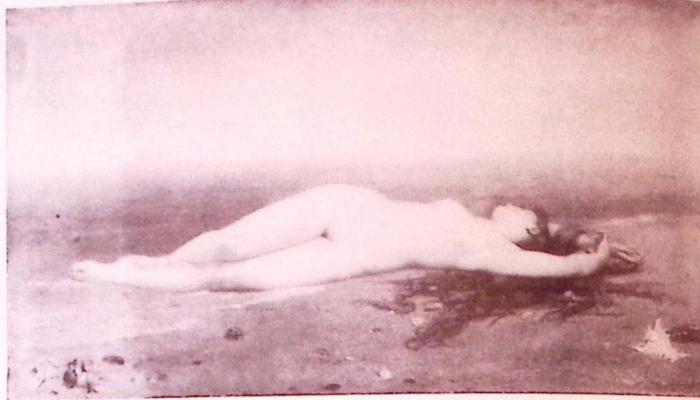
"Périmèle. Capri", Toile de Léonce Legendre faisant partie de legs Van Cutsem (Musée des Beaux-Arts de Tournai).

Saint-Josse-ten-Noode, une demande tendant à obtenir la démolition partielle de sa propriété (selon la tradition orale, seul le n°15 fut complètement abattu, tandis qu'on conservait le porche et le bâtiment du n°16). Le permis de transformation fut délivré le 4 juin 1892.

Enfin, une annexe fut construite en 1903, à front de la rue de la Charité probablement sur l'emplacement d'anciens communs; il s'agit certainement de la grande galerie de peinture où sont organisés actuellement concerts et manifestations artistiques diverses. Henri Van Cutsem y mena dès lors une vie vouée à l'amitié et aux arts. Le ménage Charlier y vécut avec lui.

Henri Van Cutsem mourut en son domaine d'Ochamps le 13 septembre 1904.

Nous l'avons vu ci-avant, tous ses biens passèrent au ménage Charlier-Agniez dont la présence affectueuse avait embelli ses dernières années.



Sans l'exiger, Henri Van Cutsem avait demandé à Guillaume Charlier de prélever sa collection personnelle de peinture, de l'offrir à la ville de Tournai et d'y joindre un capital suffisant pour la construction d'un musée des Beaux-Arts dans la ville royale. Respectueux du voeu émis par son bienfaiteur, Guillaume Charlier fit le don demandé. L'élaboration des plans fut confiée à Victor Horta. Les formalités de dévolution et l'hiatus de la guerre retardèrent l'accomplissement du souhait émis par Van Cutsem. C'est en 1924 seulement que tout fut terminé.

Tous ces retards avaient fortement contrarié Guillaume Charlier, dont la santé était de plus en plus précaire. La baronne Victor Horta nous a raconté que le vieux sculpteur s'était montré vraiment apaisé le jour où le dernier tableau put être envoyé à Tournai. Quant au Musée Charlier, c'est donc la commune de Saint-Josse-ten-Noode qui veille sur ses destinées. Souhaitons qu'il puisse durant de nombreuses décennies encore apporter aux générations nouvelles, le témoignage de ce qu'était la vie des grands bourgeois jusqu'à l'aube de notre siècle.

Annexe

Ascendance de Henri Van Cutsem

Grâce à la très bonne obligeance de M. de Walque, directeur du bulletin "Le Parchemin", nous avons sous les yeux les lettres faisant part du décès de Joseph-Adolphe Van Cutsem et de Laure Anne-Marie Ghislaine, respectivement père et soeur cadette de Henri Van Cutsem. Ces documents font partie des collections personnelles de M. de Walque, on y trouve également les deux lettres annonçant le décès de

"Chez le Père Lathuile" (1879) d'Edouard Manet. Toile faisant partie de legs Van Cutsem du Musée des Beaux-Arts de Tournai (photo : J. Messiaen).



Henri Emile, l'une émanant de la famille, l'autre du Conseil d'Administration du Cercle Artistique de Tournai.

L'avis familial nous a paru particulièrement intéressant; en effet, nous y trouvons deux noms aristocratiques : Mme Henri de Diest, née Vanderlinden d'Hoogvorst et Mme Charles de Bauche, née princesse de Troubetskoï, toutes deux proches parentes du défunt; ceci prouve à suffisance la place que la famille Van Cutsem occupait dans la société bruxelloise.

Par ailleurs, le service des archives de Bruxelles, placé sous la direction de M. Léon Zylbergeld, archiviste de la ville et conservateur des musées communaux, nous a donné aimablement des renseignements très utiles qui nous ont permis d'établir l'ascendance de Henri Van Cutsem jusque vers la moitié du XVIIIe siècle.

Au premier échelon, nous trouvons au recensement de 1856 les personnes ci-après, inscrites rue de l'Evêque n°s 33-35 (n°s 43-45 en 1866 et 29-31 en 1876) : Van Cutsem, Joseph-Adolphe, né à Bruxelles, le 9 fructidor an XII (27 août 1804), décédé à Bruxelles, le 25 juin 1866.

de Bauche, Claire Charlotte Aline, née à Bruxelles, le 29 octobre 1815.

Van Cutsem, Adolphe, né à Bruxelles, le 31 octobre 1834.

Van Cutsem, Henri, né à Bruxelles, le 26 décembre 1839.

Van Cutsem, Laure, Aline, Marie, Ghislaine, née à Bruxelles, le 27 février 1852.

Nous remontons ensuite dans les documents de la ville. Au recensement de 1846 figurent déjà, 33, rue de l'Evêque (Hôtel de Suède): Van Custem, Joseph Adolphe, et son épouse de Bauche, Aline,

ainsi que leurs deux fils Adolphe et Henri, mais aussi De Cort, Marie-Claire, veuve Van Cutsem, âgée de 62 ans; elle était la mère de Joseph-Adolphe.

Le recensement précédent avait eu lieu en 1835. Y figurent déjà, 33 rue de l'Evêque, Van Cutsem, Joseph Adolphe, son épouse de Bauche, Claire, et leurs fils aîné Adolphe, mais aussi les parents Van Cutsem, Jean-Baptiste, aubergiste, et son épouse De Cort, Marie-Claire, âgés respectivement de 75 et de 56 ans. Il est signalé que Jean-Baptiste Van Cutsem était né à Halle et son épouse à Bruxelles.

Les recensements de 1816 et de 1829 notent que la famille Van Cutsem exploite l'hôtel de Suède (5e section rue de l'Evêque).

Au recensement de 1802, l'hôtel de Suède appartient à un certain Huyghens, Henri, aubergiste.

D'après les renseignements ci-avant, il apparaît que Van Cutsem, Jean-Baptiste, a succédé, comme exploitant de l'hôtel de Suède, à Huyghens, Henri; or, ce Van Cutsem Jean-Baptiste, était né à Halle où il avait été baptisé le 25 octobre 1760; il était fils de Josse et de Huyghens, Elisabeth. Au surplus, Van Cutsem, Josse, était lui-même fils de Pierre et de



Etudes de silhouettes de James Ensor provenant du legs Van Cutsem au Musée des Beaux-Arts de Tournai (photo: J. Messiaen).

Jeanne Plas.

Il ne ressort pas explicitement des archives de la ville de Bruxelles comment Jean-Baptiste a été amené à exploiter l'hôtel de Suède. Toutefois, le fait que le dernier aubergiste qui a précédé la famille Van Cutsem s'appelait Huyghens et que la mère de Jean-Baptiste portait le même patronyme, permet de supposer qu'il s'agissait d'un héritage ou d'un arrangement familial.



"L'Atelier" (1873) d'Henri de Braekeleer (Legs Van Cutsem du Musée des Beaux-Arts de Tournai - photo : J. Messiaen).

Une randonnée aux confins du Brabant Wallon et du Hainaut :

... des Tours de Jean de Nivelles,
à la Tour de Ronquières, via les Tourettes de Bornival ...

par Willy ROCHER

La vieille collégiale romane des Nivellois, et leur jaquemart sont célèbres, chargés d'histoire, d'art et de folklore.

La moderne tour du plan incliné de Ronquières s'est taillée une réputation dans le domaine des grandes réalisations techniques d'aujourd'hui.

A proximité, s'étend une région touristique de bois et de prés verdoyants, le "Pays des Trois Rivières, Senne, Sennette et Samme." Facilement accessible aux visiteurs des centres urbains de Bruxelles, Mons et Charleroi, tout proches, elle commence à

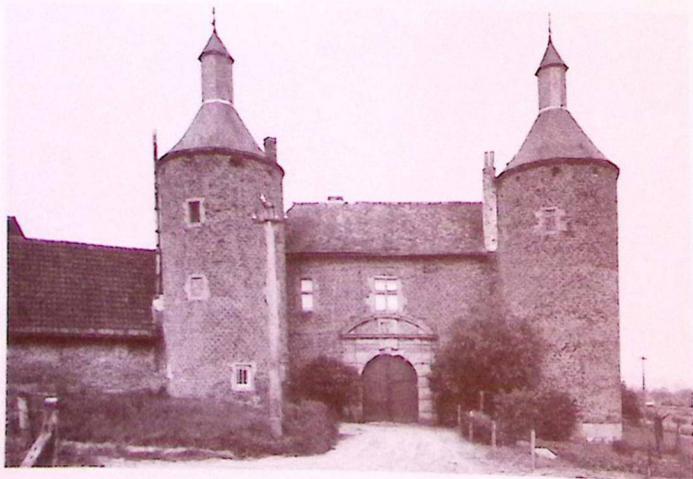
être connue. A ce bassin de trois rivières se rattache la vallée d'une autre - elle méconnue - la Thines; elle cache les charmes de recoins secrets entre Nivelles et Bornival, en Brabant wallon.

Suivre son cours de près, depuis la source au village de Thines, par Baulers, Nivelles, Monstreux, Bornival jusqu'au confluent avec la Samme, et poursuivre vers Ronquières constitue une belle randonnée d'une journée, compte non tenu de visites ou détours, avec départ pedestre de Nivelles, et retour en autobus, ou l'inverse. Notons au passage que le gentil

village hennuyer de Ronquières faisait autrefois partie du duché de Brabant.

La Thines naît aux extrêmes méridionaux du village qui lui donne son nom, près de la ferme de la "Vieille Cour", anciennement "Cense du Viescourt". Elle coule, à ses débuts, dans des prés marécageux, parsemés de joncs, et laisse bientôt sur la droite une autre grande ferme, "Vaillanpont", autrefois "Valionpont", puis "Waillampont". L'ensemble des bâtiments est plus massif que ceux de la "Vieille Cour". Une enceinte aux murs de pierres et de moellons lui donne un aspect fermé de forteresse ! Elle a des origines très anciennes, citée au XII^e siècle déjà, relevant tour à tour des ordres du Temple et de Malte, successivement commanderie, campement militaire, hôpital d'armée, ravagée, incendiée, reconstruite; institution pour enfants, aujourd'hui logements privés ... Grandeur et décadence? Non, c'est beaucoup mieux !

Avec son allure de forteresse, le Castia à Bornival en impose toujours autant que par le passé (photo : H. Depoortere).



L'ancien canal de Bruxelles à Charleroi à la limite de Feluy et Bornival (photo : R. Caussin).

La Thines se borde de saules en traversant le pittoresque village au clocher vieillot.

Autre bâtisse pittoresque à Baulers : le Moulin Rose, dit "de Bouillon" ou "de la Fauvette".

A Nivelles, où elle arrive, la Thines animait d'ailleurs autrefois sept moulins; leurs origines étaient très anciennes. Ils ont disparu ou sont désaffectés.

Aujourd'hui voûtée, la rivière coule souterraine en traversant la cité des Aclots. L'égout séculaire qu'elle constituait, à ciel ouvert, malodorant, n'était pas dépourvu de pittoresque, avec ses recoins que l'image perpétue, comme le "Pont de la rue de l'Etuve", du peintre local Paul Collet, ou cette autre, intitulée "la Thines à Nivelles", illustrant "la Belgique", l'oeuvre célèbre de Camille Lemonnier.

Revenue à jour à la sortie de la ville, elle passe sur Monstreux. Son parcours sinueux s'encaisse bientôt entre les collines de Bornival et le "bois de l'Hôpital". Elle cache au fond de la vallée les coins les plus charmants de son cours. Dans ces prés perdus, la solitude est profonde et il règne un silence délicieux.

Il faut néanmoins faire un détour, quitter les fonds, remonter vers les hauteurs de Bornival, "nid discret et vert" (1).

Il permet la découverte d'un panorama étendu en direction de Nivelles, de Monstreux et du bois d'Arpes.

Il faut aller voir à Bornival la petite église rustique entourée du cimetière et surtout, la grande ferme des "Deux Tourettes", à la silhouette charmante, facilement identifiable de loin.

Ancienne seigneurie, Bornival



naquit autour de son château dès avant 1200. L'histoire médiévale le mentionne sous le nom de Porbais, qui devient successivement Pourbais, au XIV^e siècle, Bornevaus, Borgnevaus et, depuis le XVII^e siècle, Bornival. Mais, en wallon régional, on dit toujours "Bournivau".

La ferme des Deux Tourettes, "le Castia", est le seul vestige du majestueux castel des seigneurs de Bourgnival. Elle constituait le chalet d'entrée du château, détruit vers l'an 1765.

Dès avant Bornival, on voit apparaître, disparaître et reparaitre à l'horizon, en direction de Ronquières, selon le cheminement, le sommet de la tour du plan incliné. Regagnons la vallée.

On peut suivre, ne fut-ce que partiellement, l'ancienne "voie du tram". La construction de cette voie avait été décidée avant la première guerre mondiale. Elle devait relier Nivelles au canal de Charleroi/Bruxelles, en longeant la vallée de la Thines. Les remblais, les ponts de pierre étaient terminés, les rails prêts au placement. La guerre arrêta tout.

Après le conflit, le projet fut abandonné. Les ronces et les buissons

ont envahi les remblais et les creux de la voie, défunte avant d'avoir vécu! La progression, en la suivant, est difficile, entravée à beaucoup d'endroits.

La Thines coule des eaux paresseuses en lisière des bois. Elle dépasse une ancienne papeterie, et le moulin de Bornival, aménagés en maison de campagne, au rustique bien entretenu !

Nous arrivons à l'ancien canal de Charleroi/Bruxelles. Pour la Thines, c'est la fin du cours. Elle se glisse derrière une sapinière, passe curieusement sous le canal et, de l'autre côté, à quelques pas du tunnel, se jette dans la Samme.

La promenade en direction de la tour de Ronquières s'achève au long des berges du canal. A voir en passant, deux belles frayères, entourées de bosquets, noyées dans la verdure des nénuphars et des roseaux drus, la réserve naturelle.

En fin de promenade, la visite du fameux plan incliné s'impose naturellement à ceux qui ne le connaissent pas encore.

Note :

(1) "Le Puisson", de l'auteur nivellois Georges Willame

Busarder à Bruxelles, ... la ligne 28

par Jean-Marie ROMIEE

Pour ceux qui en auraient perdu l'usage, les bus de la Société des Transports Intercommunaux Bruxellois sont ces longues boîtes normalement jaunes avec roues et fenêtres que les automobilistes ont souvent devant le nez et parfois même dans le nez. Avec toutes les autres, ces personnes pourront découvrir dans cette série un aspect jusqu'ici négligé de l'utilité de ces véhicules, le tourisme démocratique. Depuis un an, cette série est livrée par "Brabant Tourisme" avec le mode d'emploi : il suffit à l'usager de profiter de chaque arrêt pour prendre connaissance de ce que le paysage urbain va lui offrir s'il veut bien, sauf exception, tourner la tête à droite. En caractères gras, le même voyageur trouvera, par la lecture rapide, ce qu'il doit savoir si, par malheur, son bus prend le mors aux dents.

DE SCHUMAN AU STADE FALLON

Notre rendez-vous : au rond-point Schuman : stations SNCB et SNCV. Pour la STIB : Métro ligne 1, et bus 20, 36 et 67.

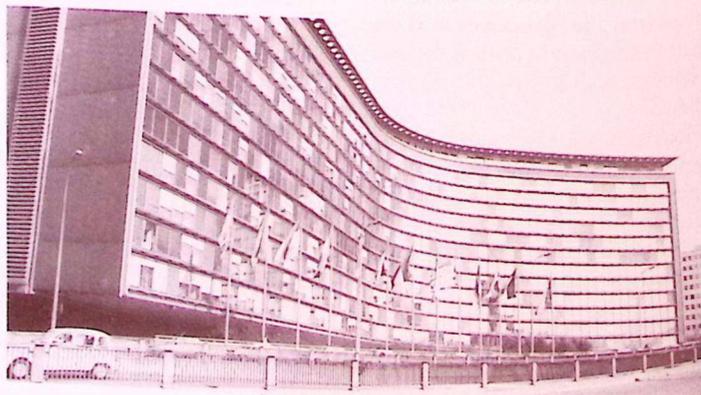
1. Schuman / Michel-Ange (itinéraire définitif) : sages en tous genres

La ligne 28 est résolument centrifuge : son point de départ est situé dans le quartier "européen", lui-même planté au bout de la rue de la Loi, longue excroissance de la Ville de Bruxelles, et son terminus est plus "périphérique" encore, à la limite de Woluwe-Saint-Lambert.

Après avoir fait le tour du "rond-point Schuman", une appellation que nous devons à la délégation

Bordant le rond-point Schuman, le Berlaymont qui abrite plusieurs milliers de fonctionnaires (photo : W. Hudders).

danoise auprès de la C.E.E., soucieuse de rendre ainsi hommage à un des "pères de l'Europe" dont le buste est aussi visible, sur fond d'arcades du Cinquantenaire, quand nous passons devant la dernière partie de la rue de la Loi (4^e voie adjacente), nous tournons à droite dans une rue dédiée à un savant aussi distrait que le professeur Tournesol puisqu'après avoir trouvé son fameux principe, il s'en alla, tout heureux, pousser ses "Eurêka" auprès des passants en oubliant qu'il venait de sortir, tout nu, de sa baignoire. A la façon de von Braun, il mit son intelligence au service de la guerre, brûlant à



l'aide de ses miroirs ardents les vaisseaux romains qui attaquaient Syracuse. Il fut tué au cours de cet exercice, ce qui fut considéré par l'ennemi lui-même comme une "erreur".

Dans cette **rue Archimède**, mention spéciale pour le n° 11 (1897, Ordre des Pharmaciens) où une plaque rappelle que "le Marquis de Villalobar, ambassadeur d'Espagne, résida en cet hôtel de 1913 à 1919 et en fit, pendant la guerre, le **foyer d'une action en faveur de la population belge**". Si la première voie de droite est vouée à Stévin, un philosophe et mathématicien brugeois du 16^e siècle (et inven-

Un décor d'art déco (photo : J. M. Romiée).

teur aussi du char à voile, figurez-vous), la rue que nous suivons est consacrée à celui sur la tombe duquel on a pu écrire : "Il a arraché au ciel la foudre et aux tyrans le sceptre" car Franklin fut à la fois l'inventeur du paratonnerre et le champion de la liberté. Quant à l'artère adjacente suivante, rien qu'à une **façade de gauche**, vous en devineriez le nom puisque cette **maison remarquable** offre au regard **la reproduction d'une célèbre statue de Michel-Ange**.

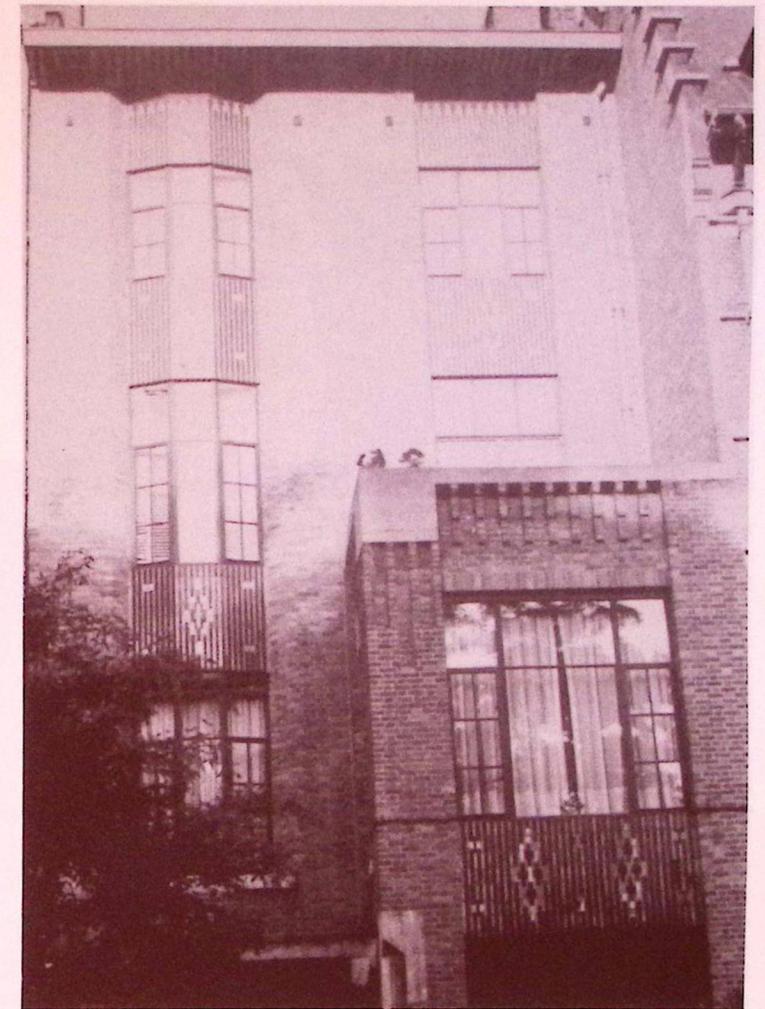
2. Michel-Ange / Jamblinne-de-Meux : Art nouveau et vieux savants

Quelques maisons "Art Nouveau" sont à signaler **rue Franklin**, une artère coupée par d'autres rues dédicacées notamment à Fulton, inventeur du sous-marin (qu'il ne parvint pas à imposer) et à Newton (qui se disputa avec Leibnitz, chacun prétendant avoir mis au point avant l'autre le calcul différentiel alors qu'ils y étaient arrivés tous deux en même temps par des voies différentes).

3. Jamblinne-de-Meux / Victor-Hugo : petite énigme

Sur la place, grande **chapelle** de l'Institut de la Vierge Fidèle. En haut de l'édifice, on distingue un cœur ardent et les lettres A et M. S'agit-il de l'abréviation d'"ad Mariam" (à Marie) ou d'"Augustines du Sacré-Cœur de Marie", nom des premières religieuses françaises établies ici pour y fonder une clinique pour personnes âgées, à la **fin du siècle passé**? On ne sait ...

4. Victor-Hugo / Diamant : Nouveau tardif et vieille



nouvelle

Au n° 49 de l'avenue de Roodebeek que nous suivons, une **plaque** reproduit les traits de **Philippe-François Baucq, patriote fusillé à l'âge de 35 ans par les Allemands** (1915). Une rue à son nom existe sur le parcours du bus 34.

A signaler aussi les **deux écoles communales n°s 11 et 13, oeuvres tardives de l'Art Nouveau conçues en 1913 mais édifiées en 1922**. L'**artère suivante** s'ouvre sur l'**ancêtre des cités-jardins**, inté-

grée en 1939 dans la plus vaste "Cité Linthout". Elle avait été aménagée pour des raisons économiques : en recréant une petite campagne avec maisons et jardins à la flamande, un industriel espérait augmenter le rendement des ouvriers tisserands venus de Flandre et qui habitaient ici.

5. Diamant / Vergote : Un bus au-dessus des rails

Le bus tourne à droite. Après avoir roulé au-dessus des bretelles de l'autoroute de Liège, il passe à présent au-dessus des voies de



Du 15e et toujours au poste (photo : J. M. Romiée).

il est question d'établir un vrai tunnel. Soit quelque cent millions et un an de travail. C'est sur le pont que le point d'arrêt est établi.

7 et 8. Georges-Henri à Meudon

Veillez vous référer à l'itinéraire du "20", étapes 38 et 39, paru dans "Brabant Tourisme" (n° 6/1989, p. 12-13).

9. Meudon / Montald : appellations ne font pas contes

Après le square du Meudon, le 28 descend, par la courte rue Montagne-des-Cerisiers (une spécialité à partager avec Schaerbeek, autrefois **vers un autre rond-point** : ce dernier n'est là que **pour tempérer l'ardeur de certains automobilistes** qui se laisseraient trop facilement glisser au bas de la Roche-Fatale, appellation qui pourrait, comme celle de l'artère voisine, la "Bonne-Reine", faire penser à quelque conte de fée mais qui remémore, au contraire, deux réalités : l'accident mortel dont fut victime le roi Albert à Marche-les-Dames en escaladant les rochers des bords de la Meuse et la tendre image laissée par la reine Astrid.

10. Montald / Tomberg : de bas en haut

La première rue aperçue après l'arrêt rappelle le peintre Constant Montald, qui s'était établi dans une maison devenue musée communal et qui eut comme élèves Magritte et Delvaux, mais elle **portait jadis le nom du ru, le Vloedgroebbe** qui se jetait dans le Roode-

beek, en ce lieu-dit "Bieteput", appellation populaire relative aux betteraves, endroit qui, avant le placement d'un collecteur, inauguré "en grande pompe", était souvent inondé. Ensuite rencontre au sommet, au sommet de la montée, entre deux titulaires d'avenues, de Broqueville, un premier ministre qui avait épousé la petite-fille d'un autre homme d'état, Malou, et qui exerça notamment ses fonctions durant la première guerre mondiale avant de disparaître à la veille de la

seconde qu'il avait prévue et Pauwels, président du syndicat chrétien, décédé dans la première grande catastrophe aérienne d'après-guerre, à Gander.

11. Tomberg / Mélard : des Gallo-Romains à l'Art nègre

Le "Tomberg" est un toponyme qui indiquerait la présence sur cette colline (berg) d'un tumulus ou tombe gallo-romaine (tom). On a cru pouvoir déceler aussi

dans ce dernier mot une trompe de chasse sonnante que le seigneur local s'en allait traquer force gibier en bois de Linthout. Cette dénomination est aussi portée par la station de métro : Woluwe-Saint-Lambert fut la première commune de l'agglomération à être traversée de part en part par une ligne souterraine de la S.T.I.B. La place est ornée d'immeubles modernes dont un est placé sous le patronage d'Henri IV (à l'angle de l'avenue Rullens - peintre mort en 1936) et orné d'un écu de France-Navarre qui n'est exact que dans sa partie gauche. **Dans la descente qui suit**, admirez les **masques nègres du n° 91** même s'ils n'ont rien d'authentique puisqu'ils sont l'**oeuvre d'un Belge, professeur à l'Académie de Louvain**.

12. Mélard / Vervloesem : deux victimes

Si la rue Tomberg que nous suivons n'est autre qu'un ancien chemin à travers le bois de Linthout, la rue Mélard (à droite en un angle étroit) fut, elle, une "Vieille rue de la Cambre" sinieuse avant d'être vouée à un Résistant de la première heure qui paya son silence par la mort en étant fusillé en même temps qu'un jeune homme qui avait avoué sous la torture avoir été recruté par lui...

13. Vervloesem / Voot : au vieux Woluwe

Attention : site classé (depuis 1984) ! L'arrêt est situé place du Sacré-Coeur bien que la jolie église soit dédiée à saint Lambert. L'explication est donnée sur le socle de la statue du Sacré-Coeur, à gauche du sanctuaire.

Saint Lambert partout présent même à la porte de son église (photo : J. M. Romiée).

trams circulant en pré-métro sous cette partie du boulevard Reyers. Première rue perpendiculaire, la rue Gratry est dédiée à un général, devenu conseiller communal de Schaerbeek mais pas pour longtemps : il mourut moins d'un an plus tard. Le **square Vergote**, lui, **voué au chef de cabinet de Charles Rogier** devenu ensuite **gouverneur du Brabant**, nous permet de découvrir, outre quelques beaux arbres, l'**originale décoration dorée de la maison portant le n° 45 (1922)**. Quant à la rue Pelletier débouchant sur le square, elle rappelle la mémoire d'un industriel qui fonda là une fabrique de papier et d'encre, qui existe toujours, et dont la veuve fut autorisée à établir à ses frais, vers 1900, une voie à travers les terres possédées par la famille. La rue porte ainsi le patronyme de celle-ci.

6. Vergote / Georges-Henri : Autrefois ou ailleurs

Après le square commençant le boulevard Brand-Whitlock et Woluwe-Saint-Lambert. L'avenue Jonnart (adjacente) évoque un conseiller de la commune qui, volontaire de

guerre en 1915, fut contraint par les Allemands aux travaux forcés en 1944, ce qui provoqua sa mort. Au n° 139, un bas-relief trouvé par l'avocat qui prit possession des lieux garnit l'entrée : plutôt curieuse, cette bergère Amaryllis chère à Virgile, surtout à cause de l'animal qu'elle garde et qui n'a rien de domestique, semble-t-il. **Autre artère perpendiculaire au boulevard, la rue des Rogations rappelle une procession de pénitence faite aussi de supplications ayant pour but principal d'obtenir en abondance les fruits de la terre. A Woluwe-Saint-Lambert, ce cortège religieux passait par ici.** Vous remarquerez sûrement, au n° 107 du boulevard, deux êtres inquiétants qui s'aventurent sur les trottoirs. Ces **gardiens de pierre du 15e siècle**, avant d'être au service du restaurateur, étaient les **cerbères d'un roi javanais**. Nous tournons à gauche en passant par un pont surplombant une tranchée : une installation à coût d'autant plus réduit que la construction de ce dispositif coïncidait avec celle du pré-métro. Comme le boulevard est plus fréquenté qu'on le croyait,



aire. On y lit qu'en 1918, à l'unanimité, le conseil communal a consacré Woluwe-Saint-Lambert au Sacré-Coeur de Jésus.

La place occupe l'emplacement de deux fermes et d'un champ : l'arbre ornait autrefois la cour de l'une des deux. **L'église Saint-Lambert est vénérable** même si sa fondation par saint Hubert tient peut-être de la légende. La **tour est romane (12e siècle)**. A l'intérieur de l'édifice, une curiosité : trois statuette exécutées par le roi Albert dans sa jeunesse et données à



l'église en mai 1940 par la soeur du souverain.

Le **château des Brussel** (hof van Brussel) fait partie d'un vieux domaine. **Seule, la construction médiane**, qui porte les armes du propriétaire du 17e siècle, est **ancienne** et même antérieure à cette époque. **Le reste** (pignon espagnol et tours à poivrière) date **d'après la guerre 14-18**. Le château doit son nom à la famille "de Bruxelles" dont un des membres, qui faisait partie du Grand Conseil de Charles-Quint, accueillit ici même l'Empereur. **A droite du château, la rue Sombre qui, lorsqu'elle était chemin creux, méritait sans doute cet épithète.**

A gauche, on trouve, rue Madyol, près du "Shalom Center" (le cercle paroissial), une **maison de 1802 qui fut la première à accueillir la municipalité.**

Plus loin, face à la place Saint-Lambert, le café "L'Alliance" a 150 ans.

14. Voot / Montagne des Lapins : là-haut

Après la traversée de ce large boulevard qu'est devenue la vallée de la Woluwe, amplement garnie d'immeubles de bureaux, **le bus remonte l'autre versant**, c'est-à-dire la deuxième partie de la rue Voot, puis, en bifurquant vers la gauche, **nous permet d'apercevoir** au fond de la rue de droite un porche. Ce dernier est voisin d'une sorte de gentilhommière du 16e siècle, propriété de religieuses, située à droite puis **la piétonnière "Montagne des Lapins" menant vers le grand immeuble du Mont-Saint-Lambert (16 étages).**

15. Montagne-des-Lapins / Mont-Saint-Lambert : fin de campagne

Nous empruntons partiellement la chaussée de Stockel qui a vocation de mener vers cet **ancien hameau paisible de Woluwe-Saint-Pierre** dont l'originalité, à la veille de la première guerre mondiale, consistait à invoquer sainte Marie contre les hernies (une tradition remontant au 14e siècle). La rustique tranquillité des fermiers fut troublée d'abord par la création d'un champ de courses puis par celle d'une ligne de tram pour y conduire les turfistes. Aujourd'hui la ville y a battu la campagne.

16. Mont-Saint-Lambert / Stade Fallon : fresque neuve, vieux chemin

A proximité de l'arrêt, une **fresque murale**. C'est l'oeuvre d'une **aquarelliste, Chantale de Clève, lauréate,**

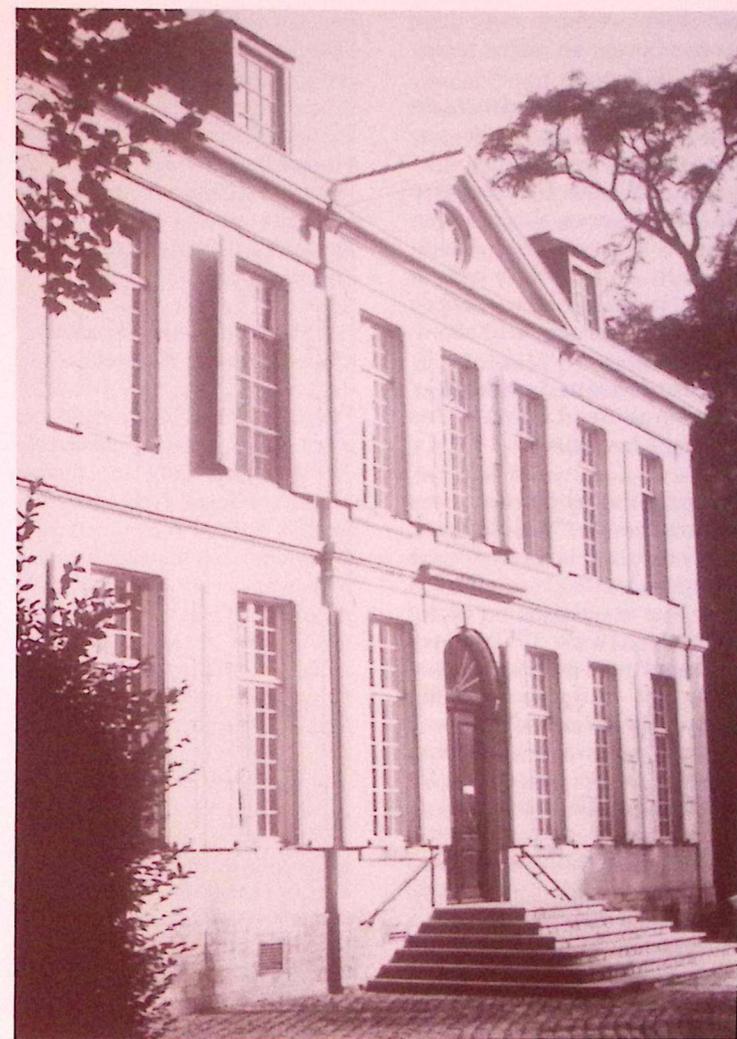
Grâce à une dia (photo : J. M. Romiée).

Une aimable folie (photo : J. M. Romiée).

désignée par le public, d'un concours, doté par un legs d'une demoiselle liégeoise, Juliette Passeux, et destinée à orner le mur un peu nu de l'immeuble de l'"Habitation Moderne", société de logement de la commune qui avait conçu cet ensemble pour y abriter de vieux couples. L'exécution de l'oeuvre fut facilitée par la projection sur le mur, en format réel, des traits du projet reproduits sur une dia. Plus loin, d'autres artistes ont peint les murs de l'immeuble en "néo-ancien" bordant le dépôt communal (1924) : il reste des traces de l'oeuvre en question due aux enfants des centres créatifs locaux.

Au-delà, un pont-souvenir : celui du petit train Bruxelles-Tervueren, pionnier en Belgique de l'électrification, disparu pour les voyageurs à la fin de 1958.

Le bus esquisse un demi-tour qui découvre, longeant le chemin de Struykbeken - nom d'un petit affluent de la Woluwe qui a été caché dans les égouts et dont la dénomination rappelait les arbrisseaux (struiken) qui croissaient sur ses rives - **le stade Fallon**. Dans les années 20, le Conseil communal avait acquis à bas prix plusieurs hectares de terrain en contrebas de la voie du petit train. L'acte d'achat, qui ne fut passé qu'après la guerre, prévoyait qu'au bout de 6 ans, si un stade n'était pas établi, le fonds reviendrait de droit aux vendeurs. Mais, quelques mois avant la date fatidique, le site, où un bulldozer s'était enlisé, n'était qu'un vaste bourbier où l'on venait de terminer la construction... d'un grand collecteur. Le nouveau collège, issu des élections de 1953, mit les bouchées doubles pour ne pas perdre cette surface dont la valeur avait été multipliée par 50. Ainsi,



la plaine des sports fut inaugurée par le match White Star-Sedan, les vestiaires étant des pavillons préfabriqués qui avaient permis d'accueillir des sinistrés de Bastogne avant de servir de locaux scolaires. Malgré l'inauguration officielle, les propriétaires intentèrent une action contre la Commune mais l'avocat de celle-ci prouva, photos à l'appui, que le stade était une réalité. De nos jours, il compte sur ses **90 000 m²** de nombreuses installations pour les sportifs actifs. Proches du terminus, le moulin

de Lindekemale, le Slot et la jolie chapelle de Marie la Misérable. Vous avez bien quelques minutes?

DU STADE FALLON A SCHUMAN

1. Stade Fallon / Mont-Saint-Lambert : *parcage et parc*

Une question d'abord : pourquoi, ici comme à d'autres terminus, deux poteaux pour indiquer un seul point de départ de la ligne ? Parce qu'aux heures de service

renforcé, il peut arriver que deux bus se trouvent en même temps en tête de ligne...

En face de l'entrée du stade Fallon, sorte d'esplanade servant aussi d'aire de stationnement : c'est là que **finit le parc Malou** que nous allons si bien longer qu'une entrée y mène directement à droite de la maison portant le n° 65 de la chaussée de Stockel que nous suivons d'abord.

2. Mont-Saint-Lambert / Montagne-des-Lapins : les naïfs et les autres

Au premier tournant vers la gauche, la "Médiatine", mot créé par le bourgmestre Georges Désir à l'exemple de la Sixtine et qui désigne un centre d'art inauguré en 1976 (Expositions, **musée des arts spontanés et naïfs, galerie de prêts d'oeuvres d'art** pour particuliers et sociétés). **Curieux destin pour cette vieille maison qui fut autrefois une écurie**. Une écurie **du château**, sorte de tache blanche à travers les arbres mais dont l'aspect du côté opposé au nôtre est dessiné sur une plaque. C'est en **1776** qu'un banquier limbourgeois qui ne manquait pas de suite dans les idées vint s'établir dans ce village placé sous le signe de saint Lambert : il s'appelait Lambert Lamberts ! Le propriétaire suivant,



ministre de S.M. le roi Guillaume, fit de cette "aimable folie" le décor, en forme de joujou, de ses amours officieuses avec la gracieuse Marie Lesueur, première danseuse de la Monnaie et dernier modèle du peintre David qui en fit une Vénus. Un autre ministre, Jules Malou, lui succéda en plus sérieux (il avait un frère évêque)...

3. Montagne-des-Lapins / Voot : champ de fête

Malgré tous les changements qui y ont été apportés, la **vallée de la Woluwe** dont le charme n'avait pas laissé Albert Ier indifférent ("Surtout, recommandait-il (à des interlocuteurs un peu sourds) ne laissez jamais détruire la belle promenade de la Woluwe"), reste une **zone à sauvegarder notamment pour sa flore** (y compris la renoncule scélérate dite aussi "mort aux vaches"). Après la traversée du boulevard, des **ateliers, tous "créatifs"** et d'inspiration municipale, ont été installés notamment dans une ancienne boulangerie. La **place Saint-Lambert** qu'on avoisine ensuite a été **créée en 1838** et elle accueille diverses manifestations (marché de la brocante, le 1er dimanche du mois, fêtes romanes...). **Au fond à droite, l'original "Pré aux Sources"** (ce serait la signification de l'appellation "Woluwe", cours d'eau

tout proche et tout caché), **librairie (d'occasions) de livres d'auteurs belges**, "bistro-resto", salle de spectacles et galerie d'art. **A l'angle gauche de la place, une maison (n° 67)** dont le classicisme, résolument néo, ne manque pas d'intérêt puisque cette construction a été **classée**.

4. Voot / Vervloesem : plus de dernier repos

Sur le tronçon le plus court du parcours, on a le temps de se demander où peut conduire le chemin qui monte à l'assaut du talus. A une aire de jeux pour enfants puis, tout droit, au Woluwe-Shopping-Center. A gauche, l'avenue du Dernier Repos ne mène qu'à un cimetière désaffecté. Le muret de gauche, au milieu de la chaussée ? Il empêche les piétons de traverser n'importe où cette rue réputée dangereuse.

5. Vervloesem / Mèlard : gloires locales

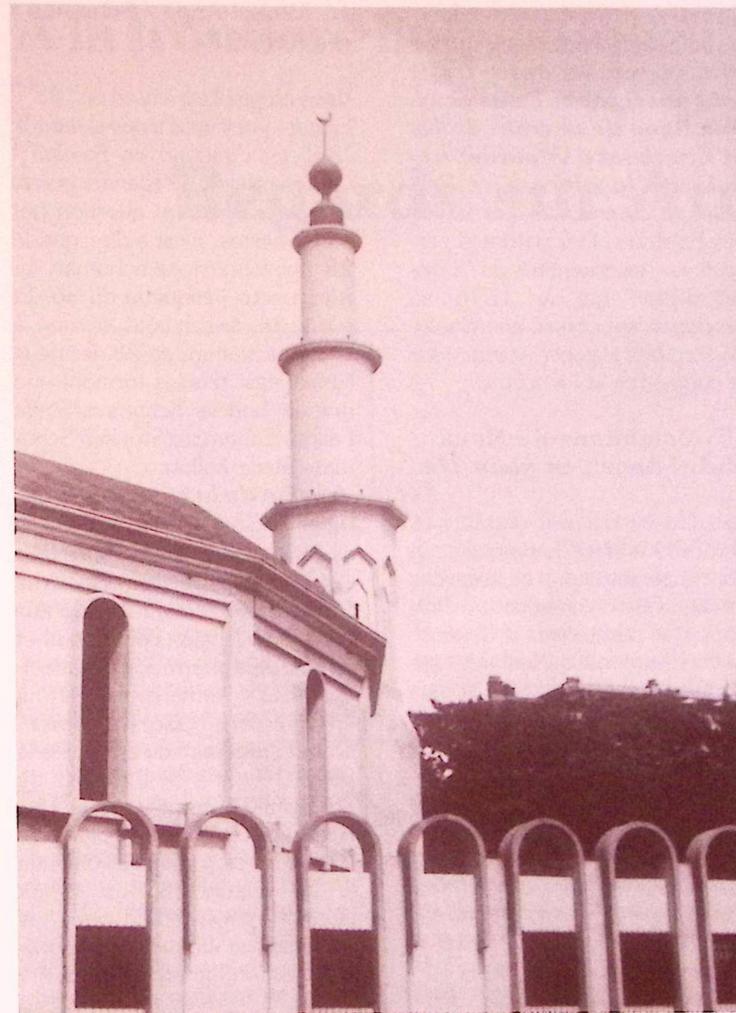
Jean-François **Vervloesem** (voyez le panneau de direction) fut un **directeur ("gentil" dit-on) de l'école proche où, en 1983, le premier des instituteurs maternels de la Belgique francophone commença sa carrière**.

A signaler, dans la montée, des mini-maisons (26/30) plutôt rares en des sites urbanisés.

6. Mèlard / Tomberg : biens communaux

En arrivant au Tomberg, ne cherchez pas du regard le bassin de natation Poséidon (du nom d'un dieu grec qui n'avait rien à voir avec l'eau douce pourtant) : cette piscine qui devait avoir des

Une soucoupe à 89 mètres (photo : J. M. Romiée).



dimensions olympiques a dû se contenter de ses 25 mètres faute des subsides attendus de l'Etat. N'en concluez pas qu'on l'a cachée : elle est située derrière la partie droite de la place. L'élément le plus visible est la **tour de la maison communale qui culmine à 30 mètres** sans compter les 5 de la butte. **Cet hôtel (1937/38)** est l'**oeuvre de l'architecte Diongre** qui bâtit aussi la Maison de la Radio, place Flagey : il avait de la tour dans les idées. Reste à organiser l'inauguration de l'édifice qui n'eut pas lieu pour cause de mobilisation

générale. **Au pied de la butte, agréable jardin public** aux végétaux variés **aménagé par un spécialiste, René Pèchère**, qui a fait le joli nécessaire pour y modérer l'impétuosité du vent sur le site.

7. Tomberg / Montald : carrefour politique

La première avenue qui descend du Tomberg et sous laquelle existe une station de métro (1976) comportant un passage souterrain sous l'artère grâce à une passerelle suspendue au plafond,

Grâce à deux rois (photo : J. M. Romiée).

rappelle un homme politique libéral, Paul Hymans qui amena le pays, de concert avec de Broqueville qui, comme toponyme, le touche en amont et Vandervelde, qui se trouve en aval sous forme d'avenue, au suffrage universel décidé lors des entretiens de Loppem en novembre 1918.

8. Montald / Meudon : le temps des cerises

Le 28 entame la montée de la rue Montagne-des-Cerisiers en longeant l'ancien cimetière d'Etterbeek désaffecté pendant une vingtaine d'années (et même hypothéqué en 1984 pour payer le personnel communal!), **aujourd'hui métamorphosé en parc régional**.

L'avenue Heydenberg (ou Mont des Bruyères), la deuxième après l'avenue Georges-Henri dans sa partie résidentielle parcourue par le "20", nous donne d'apercevoir, au-delà de l'E 40, l'église Saint-Joseph d'Evere (place de Paduwa). Une troisième voie évoque aussi les Cerisiers (sauvages) mais aboutit à Schaerbeek dont les fruits acides firent la réputation, spécialement chez les brasseurs de "krieklambic" ou "lambic aux cerises" qui en utilisaient une énorme quantité (plus de 50 kilos par tonneau).

9. Meudon / Degroof

Veillez vous référer à l'itinéraire du "20", étape 3, vers Berchem, paru dans Brabant Tourisme (n°1/1990, p. 16)

(10) 11. Georges-Henri / Vergote : au livre d'or

Si le nom de Marie-José, fille d'Albert Ier figure parmi les

plaques des avenues adjacentes, c'est probablement parce que la future ex-reine d'Italie fut élève d'un institut situé sur le territoire de la commune de Woluwe-Saint-Lambert. Quant au malheureux général Lartigue (square Vergote), il fut assassiné par des collaborateurs des Allemands à l'âge de 80 ans !

12. Vergote / Diamant : les collaborateurs du génie

A hauteur du point d'arrêt, un monument au Génie, corps qui comprenait des unités dont l'énumération dans la pierre paraît étrange (Télégraphistes cyclistes, aérostatiers) ou d'un autre temps (les "Torpilleurs" étaient chargés du mouillage des mines et les "Projecteurs" veillaient à éclairer la nuit les points névralgiques des eaux territoriales). La symbolique du monument est expliquée sur place. Nous passons à Schaerbeek qui honore ici un bourgmestre, Reyers, qui, en plus de superbes moustaches en croc, rehaussa son prestige en troquant son vrai prénom, Gillardus, contre celui d'Auguste. Gros plan sur le début de l'autoroute E40 qui suscita la construction d'un viaduc, lequel souleva chez les riverains une vague de protestations sous la forme d'une multitude d'affiches "A vendre" ou "A louer". Coup d'oeil aussi à la tour soucoupiforme de la RTBF et de la BRT (89 mètres) servant à des relais permanents, notamment pour l'Eurovision.

(13) 14. Victor-Hugo / Jamblinne-de-Meux : place aux transformations

A la lisière de la place suivante, dédiée à l'ingénieur Jamblinne de Meux qui traça notamment les rues du

quartier et transformée en fonction du trafic routier souterrain, on note un autre trafic tout aussi caché à nos yeux : une ligne de chemin de fer (d'Etterbeek à Vilvorde). Au-delà de la place, c'est Bruxelles, à commencer par la rue des Patriotes. Des patriotes particuliers : les membres du "Conseil d'Etat" qui, en 1576, se prononcèrent contre une résolution tendant à établir un impôt sur le commerce et l'industrie.

15. Jamblinne-de-Meux / Michel-Ange : en plein 16e

Les Gueux qui ont donné leur surnom à la place du point d'arrêt sont aussi curieux : ce sont des nobles. Ces révoltés contre Philippe II se parèrent de la dénomination insultante qui leur avait été donnée par un ennemi et se servirent des emblèmes propres aux gueux pour eux-mêmes : d'où l'écuelle et la besace de rues avoisinantes. Mais c'est la rue Franklin, habitée depuis la dernière décennie du siècle précédent, que le bus emprunte : on y trouve des maisons "modern style", notamment aux n°s 118 à 126.

Le 28 va ensuite traverser la peinture italienne en 4 noms. En passant à hauteur de la rue Le Corrège (après le 66 de la rue Franklin), voyez la spectaculaire maison "Art Nouveau", dans les premiers immeubles de gauche, construite en 1899. Un peu plus loin, du même côté, l'église du Sacré-Coeur ainsi appelée parce que le projet d'une basilique nationale de ce nom à construire à la place du square Marguerite avait échoué.

16. Michel-Ange / Schuman : magic STIB

Vous croyez être à bord du "28"? Erreur : vous vous trouvez dans le "36" en direction de Stockel ! Que se passe-t-il ? Rien de grave. Les deux lignes en question ont été jumelées, c'est-à-dire que le 28, une fois arrivé à Schuman, en repart sous l'étiquette du 36. Et que le 36, de son côté, se mue, à la même station, en 28, les deux lignes ainsi réunies formant une grande boucle Schuman/Stade Fallon/Schuman/Stockel/Schuman/Stade Fallon...

A la fin de la rue Franklin (à noter les 3 façades de Jules Barth de 1898 aux n°s 22 à 18), le bus tourne à gauche, laisse la rue Stévin et parcourt la rue Archimède (ancien combattant et victime de la guerre dans l'Antiquité). Nous y remarquons surtout l'immeuble "Berlaymont" (Voyez l'itinéraire du 20, II, 9 à la page 18 du n° 1/1990 de "Brabant Tourisme").

Avant le terminus, j'ai peut-être encore le temps de vous dire que le "28" suit une tradition : c'était aussi le numéro d'un tram qui esquissait un itinéraire assez proche du nôtre dès août 1913.

L'auteur espère pouvoir présenter une adaptation de ces articles sous forme de cassettes sonores.

Rectificatif :

Deux erreurs matérielles se sont glissées dans l'article "Busarder à Bruxelles" sur la ligne 20 : dans certains cas, le dernier "h" du patronyme "Verheyleweghen" a été omis et c'est la Seine (et non la "Senne") qui a été sculptée en même temps que l'Escaut par Simonis.

Merci aux aimables et attentifs lecteurs qui ont bien voulu nous en faire part.

A la frontière linguistique du Roman País...

Regards sur Archennes

par Maurice DESSART

Le territoire du Brabant roman est éminemment favorable au tourisme régional. Il faut y voir une résultante de sa vocation agricole, souvent rehaussée de collines couvertes de bois (ou de forêts), et parsemée de bocages nombreux. Le touriste véritable, celui qui désire s'imprégner de tous les caractères d'une région, ne manque pas d'apprécier pareils apports naturels et il est quantifié de villages (pour ne pas dire communes) de la frontière linguistique dont la différence mérite d'être approfondie.

Ce sont, parfois, et comme Archennes, des contrées de transition, c'est-à-dire mi-rurales mi-industrielles, dont elles offrent les caractéristiques. A une trentaine de kilomètres de Bruxelles (à même distance de Nivelles), se trouve Archennes sur un territoire à relief assez tourmenté, ainsi que son hameau Florival, où il a existé un important couvent de religieuses bénédictines (XVI/XVIIe siècle), dont il subsiste une porte monumentale à proximité d'un petit étang de pêche (création assez récente). Archennes est encore l'une de ces petites

communes de la frontière linguistique qu'il est intéressant d'approfondir et de parcourir de par les caractéristiques qu'elles offrent à la vue et à la réflexion. Son sol, en partie sablonneux, en partie limoneux, est assez accidenté. Ce village est arrosé par la Dyle et ses deux affluents, le Train et le Lembais. Altitude moyenne : 50 mètres, c'est-à-dire assez basse pour le Brabant roman, en général. La présence du limon à cet étage géologique explique la fertilité du sol, élément qui a eu son importance, laquelle tend à diminuer suite à l'évolution du caractère de la commune, mais

qui offre encore quelques beaux aspects à la contemplation. Étymologiquement, Archennes, latin Arcania, flamand Arkenen, paraît avoir pour racine l'allemand Arche, conduit d'eau, ou Arca mot de la basse latinité qui signifie digue; divers auteurs sont d'accord sur un rappel d'un territoire arrosé (ce qui est le cas, voir plus haut). Historiquement, on relève des origines très reculées à en juger par des découvertes nombreuses. Vers le milieu du XIXe siècle, en creusant les fondements du mur de clôture du cimetière, on a trouvé des tuiles romaines et du ciment mêlé de brique pilée. Dans les



Au milieu de bois et de champs surgit le clocher de l'église paroissiale d'Archennes (photo : C. Ansiau).

anciennes sapinières, au lieu-dit "la Bruyère d'Archennes", a longtemps existé un tumulus que l'on peut encore déceler en observant très attentivement; d'après la tradition, ce furent des pestiférés qui reçurent la sépulture à cet endroit vers les XIIe-XIIIe siècles. Vers 1860, on a découvert à 1 kilomètre environ au nord-est de l'église, dans la Bruyère de l'Abbaye, à 40/50 centimètres de profondeur, des tessons de cruche et autres objets du genre, d'époques re-

culées diverses.

Les annales historiques sont modestes. Une famille noble du nom d'Archennes apparaît dans un grand nombre de diplômes du XIIIe au XIVe siècle, mais n'a pas laissé de traces bien saillantes. On relève dans les mêmes conditions, d'autres noms : de Foreste, Le Roy, Della Faille, etc. Vers le milieu du XVIIe siècle une épidémie ravagea l'endroit. De ce temps date un pèlerinage à Notre-Dame-au-Bois qui se poursuit encore de nos jours, fait assez rare que pour



mériter d'être signalé. A Florival, principal hameau d'Archennes, il a existé un couvent de dames Cisterciennes qui eut son importance jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Il en subsiste une porte monumentale, comme dit plus haut, très caractéristique et emplacement d'où s'exhale un parfum moyenâgeux que l'on est étonné d'y rencontrer. Tout cet environnement est d'ailleurs particulièrement agréable à parcourir, l'on y va de découverte en découverte pour qui possède le privilège d'apprécier les choses de la nature. Dans le village, l'église Saint-Pierre, actuelle, date de 1865; elle remplace un temple datant du haut moyen-âge. C'est un bel édifice disposé en croix latine, avec abside à trois pans. La façade est percée d'une porte ogivale, surmontée d'une fenêtre du même ordre. De chaque côté, à la hauteur des collatéraux, part un rampant, auquel succèdent des redents, qui reçoivent à leur tour un clocher carré dans le bas, puis octogone, s'amortissant en flèche. Les croisillons sont surmontés d'un gable, dont le tympan est percé d'un oculus quadrilobé. Tous les angles sont butés par des contreforts diagonaux. Dans les angles du choeur et du transept sont ménagées des constructions à deux étages et cave, à usages divers. L'ensemble de la construction est en briques; certains détails sont en pierre blanche du Luxembourg, d'autres en pierre bleue. L'intérieur du vaisseau est divisé en trois nefs, fort élancées. On compte quatre travées entre la tour et le transept. Les autels sont en chêne sculpté et ont été exécutés à Anvers. Les autels latéraux sont dédiés, à gauche, à la Vierge; celui de droite à saint Ghislain. Ce dernier fait encore

A la limite d'Archennes, la Dyle serpente paisiblement à travers champs et prés (photo: C. Ansiau).

La chapelle Robert à Pécrot (photo : C. Ansiau).

l'objet d'un pèlerinage et est invoqué par les futures mères pour une heureuse délivrance et pour la guérison des enfants sujets aux convulsions. Le mobilier de cette église, bien que relativement modeste, offre quelques points intéressants à découvrir pour celui qui aime les choses anciennes. Visite à effectuer, de préférence, en semaine. Partant de cet endroit, à quelque distance, en un beau coin rustique, se remarque une belle demeure, le château d'Archennes. Il est situé au primitif emplacement de l'ancien château féodal, dont il ne subsiste plus rien. Actuellement c'est une belle demeure d'une architecture simple. Le corps de logis principale compose d'un rez-de-chaussée, surmonté d'un seul étage. Il compte treize fenêtres de façade, dont trois au milieu éclairent un



avant-corps surmonté d'un fronton. En retour d'équerre, aux deux extrémités, sont placées des ailes latérales, sans étage, qui contiennent les dépendances. La cour est fermée, du quatrième côté, par un mur dans lequel s'ouvre une porte cochère surmontée d'une

horloge.

Le château est entouré d'un beau parc, traversé par une grande pièce d'eau. La vision de ce beau bâtiment n'est pas tellement aisée, le bon endroit est à trouver ...

Le territoire d'Archennes est parsemé de beaux bois qui (lorsqu'ils ne sont pas "propriété privée"...) permettent l'été de magnifiques promenades (1), très recherchées. Celui qui s'y aventurera l'hiver sera saisi par un impressionnant silence, particulièrement par temps de neige (la carte-planchette de l'endroit vendue par l'Institut Géographique National ne sera pas superflue ...). Il est un parcours à citer tout spécialement, celui qui mène à la Chapelle Robert, sous Pécrot. Par bocages, bouquets de bois et routes de campagne il constitue un magnifique parcours pour le pédestre. Souhaitons qu'un modernisme envahissant laisse subsister encore longtemps pareils endroits ...

Notes :

La "Promenade de la Verte Voie" est décrite dans le dépliant "Promenades à Grez-Doiceau", disponible à la Fédération Touristique du Brabant et à l'Administration communale au prix de 30 F.

Détail des fonts baptismaux romans (photo: A. Kouprianoff).



Heures douces dans le quartier Saint-Nicolas de Bruxelles

par Marcel VANHAMME

Préambule

On ne saurait se faire une idée valable des divers établissements vendant des bières, du vin ou des alcools, sans recourir à l'évolution des débits de boisson au cours de ces dernières décennies.

Des "assommoirs", ou "bacs à chnik"(1), étaient fréquentés autrefois par des ouvriers sous-salariés qui venaient y noyer leurs misères. Attablés devant des pots de bière, surtout le samedi, jour de paie, ils apportaient dans ces bouges leurs insatisfactions ainsi que leurs rancœurs nées de leurs mauvais ménages; tout en se moquant des malheurs conjugaux d'autrui, pour cacher, le plus souvent, les leurs. A part les prostituées de bas-étage et des "rava-

geuses", les femmes de bonne conduite ne hantaient guère ces lieux de perdition.

Dans la vieille ville, riche en ruelles et impasses, les assommoirs étaient encore en nombre au début du XXe siècle, notamment dans les tiers des Marolles et des Bouchers.

En 1885, un cabaretier bien inspiré sollicita de l'administration communale de Bruxelles l'autorisation : "de faire revivre le type des anciens cabarets flamands, qui est complètement perdu aujourd'hui et qui remplacerait les véritables bouges, dont la rue des Bouchers est malheureusement infectée."

Un nombre très restreint de ces mauvais lieux subsistaient dans la mémoire des vieux Bruxellois, il y a quelques années. D'autres, plus

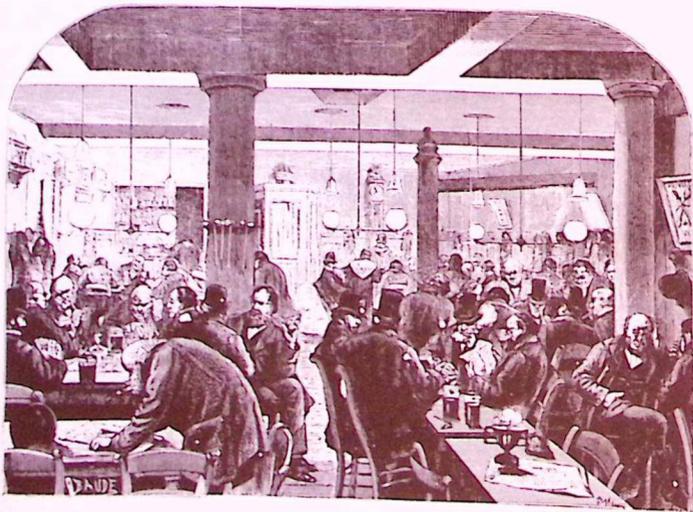
rare, conservent un certain lustre et sont cités par les folkloristes. Tel le *Diabla au Corps*, dont l'origine semble remonter au XVIIe siècle, alors que la rue aux Choux était encore en grande partie couverte de jardins et de prairies utilisées par des blanchisseries. C'est à cet endroit que se déclara, en 1832, le premier cas de choléra, qui fera tant de victimes parmi les habitants de la capitale.

Le *Diabla au Corps*, rénové en 1893, fut démoli en 1929.

Le 4 frimaire an XII, l'agent de police J-B Perneel dressa des tableaux à colonnes, où il nota pour la section sept (le Parc) et la section huit (le centre-ville), le nom des cabarets ainsi que de leur enseigne respective. Le document indiquait la rue et le numéro de la maison; le nom, l'âge, le lieu de naissance du "vendeur de genièvre" ainsi que le "genre de personne" fréquentant l'établissement. A ces relevés, fut joint le recensement de tous les cabarets, au total 560. Pour la seule section sept, on dénombre 71 herberghen gelegen binnen dese stadt et 126 cabarets pour la section huit.

Le cabaret donna naissance à l'estaminet, que Brunelle, dans son *Guide du Voyageur*, fait naître vers 1819. Cet auteur est

Un cabaret flamand au 19e siècle (extrait de l'Illustration Nationale, 1880).

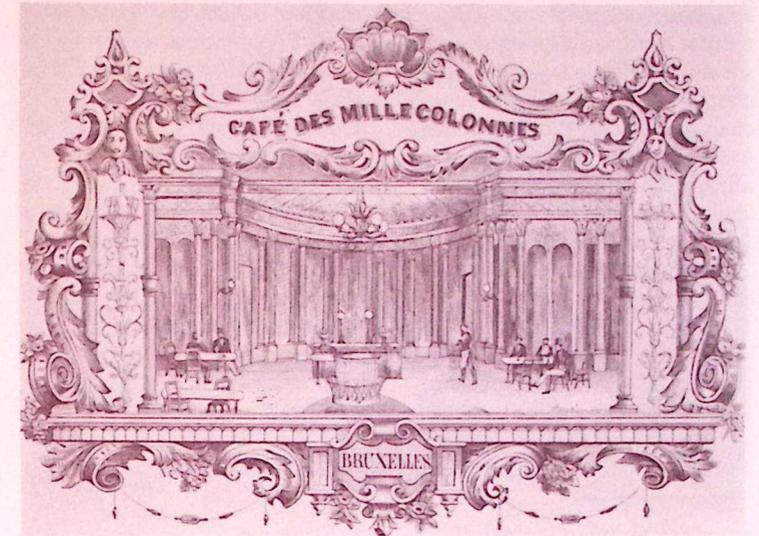


Le café des Mille Colonnes fut un des premiers grands cafés de Bruxelles (extrait d'A. Henne et A. Wauters, Histoire de la Ville de Bruxelles).

explicite : "La rivalité qui existe entre les grands cabaretiers, les porte à enrichir leur établissement de ce que l'art du poëlier a de plus difficile; celui du lampiste de plus brillant; de ce que les pompes à bière - dites pompes anglaises et leurs buffets - ont de plus élégants, de ce que le métier du tourneur produit en chaises de plus comode; de ce que celui de franger fabrique de plus galant pour les rideaux".

Ce désir d'enrichir le décor, jusque là fruste, des cabarets poussa leurs propriétaires à rénover le cadre de leurs établissements.

L'origine étymologique du mot "estaminet" a fait couler beaucoup d'encre. Bescherelle émit l'hypothèse que l'expression trouverait son origine du flamand *stamenay*, de *stam* (tribu, souche, famille), allusion à l'endroit où les membres d'une famille se réunissaient pour boire et fumer.



Seconde hypothèse, tout aussi gratuite : le mot flamand dériverait de l'espagnol "Esta un minuto" ("demeure un minute", évidemment pour boire).

Il convient de rappeler que des tenanciers flamands inscrivent sur la façade de leurs immeubles, "Sta Mynheer" ("arrêtez-vous, Monsieur"), d'où l'expression aller au "Sta Minheer".

Louis Quiévreux avança une autre opinion. Selon ce folkloriste bruxellois, estaminet proviendrait d'estain (étain).

Au XVIIIe siècle - et probablement aux siècles antérieurs - on appelait *estamoie* un pot à couvercle, muni de deux anses, parfois d'une seule. Confectionné en étain, en grès, ou en orfèvrerie, ces récipients à boisson étaient employés dans tous les estaminets, à qui ces derniers devaient peut-être leur nom.

Enfin, l'abus d'alcool faisait bégayer, *stamelen*, d'où *stamennee*.

A la veille de la Révolution de l'Indépendance belge, on dénombra 468 estaminets, soit un établissement du genre pour trente habitants au-dessus de seize ans. Les tenanciers soignaient leur clientèle en leur offrant gratuitement une "goutte" d'absinthe. Le vin, additionné de sucre et de cannelle, était servi durant les hivers rigoureux; ce mélange guérissait, pensait-on l'"influenza" (la grippe).

Un café du 19e siècle qui fait plus penser à un bouge qu'à un estaminet de nos jours (extrait de "Types et caractères belges. Moeurs contemporaines", Bruxelles, 1851).



Les alcools absorbés immodérément le lundi perdu (premier lundi suivant l'Épiphanie) suscitaient, chaque année, des troubles sociaux. Le 18 mars 1853, l'administration communale annonça, par affichage public, des mesures policières qui frapperaient tous les fauteurs de désordre. Les bières servies dans les établissements étaient des bières acides, du lambic, de la mars, du faro : la gueuze viendra plus tard. Le faro - le mot est d'origine espagnole - est constitué d'un mélange de lambic, de mars et de sucre candi. Pour la kriek, le brasseur laisse

macérer durant une année, soixante kilogrammes de cerises de Schaerbeek dans cinquante litres de lambic. L'écrivain français Gérard de Nerval arriva à Bruxelles, en 1850. Grand-Place, il prit place à la Maison des Brasseurs et se laissa tenter par du faro qu'il accompagna, dit-il, d'"un de ces petits pistolets pacifiques, qui s'ouvrent en deux tartines garnies de beurre". Nos compatriotes se prirent de passion pour la brasserie - où l'on sert des boissons et des repas froids préparés rapidement - et le

café français; de même pour l'anglomanie qui les conduisit vers les premières tavernes britanniques, dites *gin-house*. Quant aux cafés autrichiens - on en compte actuellement 1700 à Vienne - ils eurent de tous temps des noms illustres parmi leur clientèle fidèle. A Bruxelles, ces institutions se transformèrent en salons d'accueil, en "résidences" où les bourgeois jouissaient de tout le confort qu'ils pouvaient souhaiter. Le lithographe et peintre de genre Jean-Baptiste Madou y trouva une merveilleuse source d'inspirations, au milieu du siècle dernier. L'artiste se plut à dessiner des retraits confortablement attablés devant des pots de bières, le chapeau rejeté sur la nuque ou parfois coiffés du bonnet grec; entièrement absorbés par les péripéties de jeux de cartes, de dames ou de bac; à moins que ce ne soit par la lecture des quotidiens. Les plus fidèles de ces bonhommes gardaient leur pipe préférée - et même une paire de pantoufles - dans l'établissement de leur rêve. Des colporteurs circulaient de temps à autre entre les tables, leurs paniers de marchandises pleins de couques au beurre chaudes, d'oeufs durs, de saucissons de Gand, de crevettes ou de crabes; parfois de *struyven*, des omelettes aux oeufs. Les exigences de la vie moderne ont mis un terme à tout ce charme désuet. Parmi les premiers grands cafés de la cité, on retient en premier lieu : le *Café du Waux Hall* (au Parc), l'*Amitié* (place Royale), le *Mille Colonnes* (à l'ombre du Grand Théâtre), le *Café des Arts* (avant l'édification des Galeries Saint-Hubert) qui deviendra la *Taverne Royale*, le *Café des Princes* (dans le Passage de ce nom,

Entrée typique d'estaminet au 19^e siècle (Extrait de : R. Desart, L'Oeuvre Folklorique, t.2 Les vieux estaminets bruxellois).



Bouge au 19^e siècle (Extrait de La Renaissance, 1847-1849).

au numéro 11) somptueusement décoré, en 1896, par l'architecte A. Lecloux. Cet immeuble abrite actuellement la librairie Tropismes.

Le premier *Café-concert* de Bruxelles date de 1840 et fut fondé par un Français. L'enseigne de l'établissement figurait un géant. A l'intérieur de la maison circulait un bossu très populaire parmi les habitués. Le père Martin servait une bière dénommée patience, mélange de mars et de faro.

La clientèle de ce café-concert était composée d'hommes; les paroles grivoises des chansonnettes étant susceptibles de blesser la pudeur des dames.

Les grandes bières étrangères ne tardèrent pas à envahir le marché. Les premières bières anglaises (scotch ale, pale ale, ale) se dégustèrent à la *Taverne Guillaume* (rue du Musée). Suivirent: la *Taverne Hermosa* (rue de ce nom), la *London Tavern* (tenue par un nommé Félix Deschède, n° 15 rue des Princes), le *Prince of Wales*.

Une Munich de bonne tenue se dégustait chez *Puth* (rue de Stassart, à Ixelles), ou au *Café de*



Munich (rue d'Arenberg) : une chope de cette bière se vendait 0,40F, somme considérable pour l'époque. Les *Caves de Munich* (1886) étaient l'ancien *Trois Suisses*. En 1865, des brasseurs fabriquèrent en Belgique, une Bavière.

LE PAYSAGE GAMBRINESQUE DE L'ACTUEL QUARTIER DE LA BOURSE

Le Cirio

En 1886, Francisco Cirio ouvrit

près des nouveaux boulevards centraux - inaugurés en 1871 - un comptoir de vente de produits alimentaires et de vins italiens. Le commerçant avisé plaça quelques tables et quelques sièges à l'intention de ses meilleurs clients.

Des boursiers, des commerçants des environs de la Grand-Place, quelques retraités prirent l'habitude de s'y rencontrer. Aujourd'hui, des gens âgés y arpentent l'imaginaire de ces cent années du Cirio.

L'ornementation de l'établissement agrandi fut confiée à la firme Franssen, installée à cette époque rue Rempart des Moines (la firme disparut en 1930).

En 1914, les deux premières salles de consommation furent agrandies d'une troisième. Divers éléments décoratifs italianisants - putti, bacchanales et autres - servirent de base à l'ornementation publicitaire de l'installation. Le bar-comptoir du Cirio mérite toute l'attention. Le nom de A. Ferro figure sur une plaquette de

L'ambiance dans les estaminets a-t-elle tant changé depuis le siècle passé ? (Extrait de : Types et caractères belges. Moeurs contemporaines, Bruxelles, 1851).





Ambiance d'époque (extrait de R. Desart, T.2 : Les vieux estaminets bruxellois).

cuivre fixée au bas de la pièce de mobilier, surmontée du symbole de Fernet-Branca : un aigle tenant le Monde. L'ensemble, d'une qualité artistique haut de gamme, provient des ateliers, autrefois installés au 84 du Marché aux Herbes.

Faisant face à ce bar-comptoir d'une qualité exceptionnelle, une longue armoire vitrée à quatre compartiments abrite chacun une haute marionnette à tige (2).

Entre une première et une seconde salle, une statue de cuivre de l'archange Michel, saint patron de Bruxelles, est figurée terrassant de la lance un démon ailé (récupération récente).

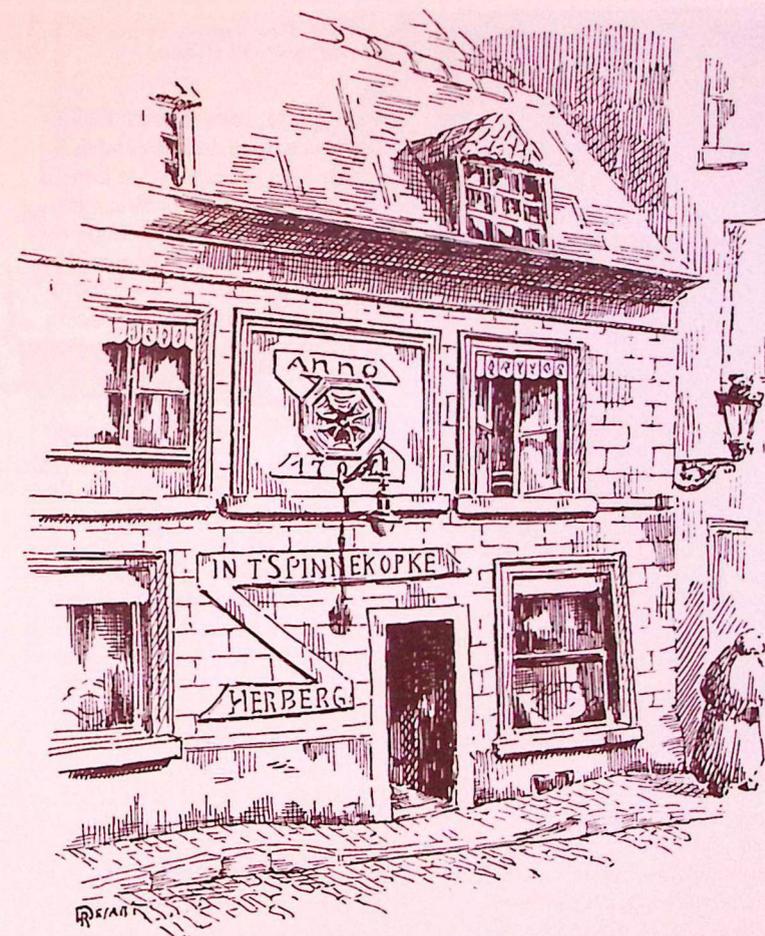
Sur un mur proche des cuisines de la seconde salle, une ancienne photographie du fondateur de la maison de commerce, observe d'un regard pénétrant, les clients attablés.

La dernière salle est couverte d'une verrière. Dans un cadre sans prétention, une image de Jacques Brel et d'Annie Girardot qui tournèrent ici une séquence du film "La Bande à Bonnot".

Le cinéaste belge André Delvaux situa au Cirio une scène de "Benvenuto", avec les acteurs Fanny Ardant et Vittorio Gassman.

Parmi les souvenirs exposés, nous retiendrons la collection de médailles - conservée dans un cadre doré - décernées à F. Cirio, cité comme "fournisseur breveté de LLMM le roi d'Italie, le roi de Hollande, les princes de Carignan et Henri des Pays-Bas". Quant au grand emblème doré voisin, accompagné des devises anglaises "Honni soit qui mal y pense", "Dieu et mon Droit" et de la mention "Exposition universelle", il s'agit d'une récupération

Ci-contre : Un estaminet à la fin du 19^e siècle (Extrait de *De Aarde en haar Volken*, 1882).



qui n'a rien à voir avec le Cirio (3). L'établissement est plus qu'un simple débit de boisson, c'est en même temps un lieu de rencontre, un lieu de repos où l'on discute et où l'on commente les nouvelles du jour, où l'on joue aux cartes. Certains clients viennent ici depuis plusieurs générations familiales, et s'en orgueillissent.

On trouve mentionnés sur la carte des consommations, la majorité des bonnes bières belges et étrangères, mais surtout une spécialité de la maison, le *half en half*, mélange d'asti spumante et de vin doux. Cette boisson fraîche est servie des deux bouteilles sous les regards du client. Le café du Cirio est de bonne qualité et est versé

chaud à point, ce qui aurait satisfait Talleyrand qui, paraît-il, l'exigeait brûlant comme l'enfer, noir comme le diable et sucré comme l'amour.

La Bécasse

Au numéro 11 de la rue de Tabora, un travail en fil de cuivre - symbolisant une bécasse - tapisse le seuil du bistrot. Un étroit passage pavé mène à cette institution typiquement bruxelloise, dont une inscription fixée au-dessus de la porte d'entrée informe le visiteur curieux de la date de fondation, 1877 (4).

Ce ne sont pas que de vieux citadins et des citadines âgées qui



Au fond d'une impasse, l'entrée de "La Bécasse" (photo W. Hudders).

sans fierté, des bières locales devenues rares dans les établissements plus modernes : le lambic doux, cher aux vieux Bruxellois, se boit ici dans des cruchons de grès gris et bleu; la gueuze Pr. Steppé - du nom de l'ancien propriétaire - est renommée. Selon la rumeur, ce serait ici que l'on servit cette boisson pour la première fois.

D'autres bières allèchent la clientèle du lieu : la trappiste de Rochefort, la Grimbergen de l'abbaye, la Kriek-lambic des caves Bruegel, j'en passe. Toutes ces boissons de qualité accompagnent parfaitement des tartines de fromage blanc, de *pottekeis* (fromage composé moitié de fromage de Bruxelles, moitié de fromage blanc), de tête pressée, de saucisses sèches ou de cervelas.

fréquentent la Bécasse, mais également de jeunes couples d'amoureux qui aiment venir, dans un calme propice, et échanger leurs vœux et leurs confidences, secrets qui se murmurent à deux. Des gravures fanées, des portraits de nos souverains disparus; une représentation peinte de la salle de café telle qu'elle se voyait à la Belle Epoque, orne la cheminée.

Le comptoir, bordé d'une large bande métallique inhabituelle dans ce genre d'établissement, présente un petit tonneau de cuivre servant de support à une bécasse empaillée, enseigne de la maison. Tapissant le mur du fond, une horloge plate et noire rappelle les temps jadis.

Les lustres sont ronds et en fer forgé; une multitude d'objets rehaussent par leur antiquité le cadre général de l'estaminet historique.

La Bécasse met en vedette, non

Au bas de la rue du Marché aux Herbes, voie étroite et encombrée, au tracé nonchalant, telle une allée de forêt, le promeneur découvre avec ravissement quelques beaux pignons anciens et deux entrées monumentales de deux estaminets qui méritent une approche plus sérieuse.

En ce lieu historique, proche de la Grand-Place, se dressait aux XIIe-XIIIe siècles, le steen défensif de Koekelberg, dont les importants fossés de jadis correspondaient aux impasses des Cadeaux et Saint-Nicolas actuelles.

A l'Imaige Notre-Dame

Nous sommes ici au numéro 8 de la rue Marché aux Herbes. Une arcade du porche d'entrée soutient une niche où repose une statuette de la sainte Vierge. Un passage entre deux murs aveugles établit la communication directe avec les

récentes Galeries du Centre. Ce couloir d'accès est garni depuis peu de temps de quelques plaques peintes (signées Huart, 1985, et Goffin R. 1987) représentant, notamment, des scènes folkloriques traditionnelles bruxelloises. L'estaminet était jadis fréquenté en majeure partie par une clientèle d'antiquaires, qui trouvaient dans cette ancienne maison un bon vivier de relations professionnelles, une atmosphère d'apparence mais pleine de chaleur et de tendresse dans un cadre où flottait un peu de regret du passé. Notre-Dame repose encore dans une niche murale grillagée et doucement éclairée par une lumière électrique.

Les vitraux dispensent, dans la salle principale, un éclairage d'une harmonie colorée.

Le plafond est soutenu par de vieilles solives, le pavement de carreaux est interrompu par une trappe conduisant à la cave de la brasserie.

Sur le comptoir repose une série de verseuses de cidre, datées des premières années du XIXe siècle, poteries qui ne cessent de faire rêver les collectionneurs les plus pointus de porcelaines anglaises. D'autres objets exposés paraissent d'un âge aussi hasardeux qu'un coup de dé.

La gourmandise bien comprise exige l'accueil, la tendresse et la douceur de la soie véritable. A l'Imaige Notre-Dame on trouvera certaines spécialités bruxelloises qui font de Bruxelles la capitale européenne des repas pris sur le pouce.

Au Bon Vieux Temps

Voisin de l'Imaige Notre-Dame, cet établissement a pour patron

Ci-contre : Dans le bas de la rue Marché aux Herbes, une petite impasse mène à l'estaminet "A l'Imaige Notre-Dame" (photo : W. Hudders).



Saint-Nicolas, protecteur des marchands.

L'estaminet, d'une sage discrétion, fut longtemps fréquenté par une clientèle de boursiers, qu'une sonnerie spéciale rappelait à leurs devoirs professionnels au moment voulu. Ici également on découvre une atmosphère paisible et de bonne convivialité alors qu'une animation trépidante agite le cœur de la ville.

Passé le porche typique du XVIII^e siècle bruxellois, on pénètre dans une salle d'estaminet caractérisé par un emploi général de bois chantourné et poli.

A détailler les pots de tabac, les ustensiles en cuivre, les assiettes fleuries de l'ornementation, le spectateur se demande où commence l'art et où finit le marché... ou l'inverse.



A côté d'une galerie commerciale, "Au Bon Vieux Temps" a comme patron Saint-Nicolas (photo : W. Hudders).

Le Falstaff

Situé rue Henri Maus, dans l'axe du bâtiment de la Bourse, cet immeuble 17-19 est une brasserie-restaurant, locomotive du centre de la ville. C'est le rendez-vous obligé de ceux qui la bonne chère ne se conçoit pas sans la qualité du cadre, de l'accueil et de la carte où figurent des plats cuisinés à prix modéré.

L'établissement fut fondé en 1903 et rappelle les tavernes anglaises et les *weinstuben* viennoises.

Le style 1900 qui y domine allie l'art nouveau à l'art déco. L'architecte-décorateur Houblon, bien connu à l'époque pour l'emploi qu'il fit des boiseries chantournées et des miroirs biseautés, créa en cet endroit une décoration élégante et recherchée.

Dans la salle arrière, une verrière et des vitraux choisis tamisent

une lumière douce. Les sujets des vitraux ont été empruntés à la peinture traditionnelle flamande. On y déchiffre une scène galante, un buveur hilare et le fameux personnage de Falstaff.

Les lustres datent des débuts du siècle. Les salles qu'ils éclairent accentuent la beauté des reproductions de posters de Toulouse-Lautrec.

Ici, comme dans les différents établissements que nous venons d'évoquer, la recherche du bien-être du consommateur s'attache à l'art de s'asseoir, dans lequel Thonet, à Bruxelles, est passé maître.

L'estaminet de Toone par Andrée LONGCHEVAL

Dans l'Îlot Sacré se trouve un estaminet cher au cœur des Bruxellois : l'estaminet de Toone. Dissimulé au fond de l'Impasse Schuddeveld, s'ouvrant sur la Petite Rue des Bouchers, cet estaminet est un carrefour de la vie bruxelloise et européenne.

Qui n'y a emmené, non sans une pointe de fierté, un ami ou un visiteur étranger ?

Situé dans une maison datant de 1696, construite au lendemain du bombardement de Bruxelles par le Maréchal de Villeroi, entièrement rénovée par les soins de la Ville de Bruxelles en 1979, l'estaminet s'étale au rez-de-chaussée sur trois petites salles en enfilade.

Tables et chaises bistrot, banquettes en chêne, carreaux rouges de Boom, comptoir en briques espagnoles. L'on peut également y réserver ses places pour le spectacle. La salle est garnie de marionnettes de Toone, de marion-

nettes liégeoises, anglaises et autres. Le visiteur se trouve dans une institution de la culture bruxelloise : la Maison de Toone.

Cette maison renferme également un musée où se trouvent des collections de marionnettes anciennes (musée ouvert à l'entr'acte et sur demande pour des visites guidées), une bibliothèque unique sur l'art de la marionnette dans le monde, et la littérature bruxelloise. Cette bibliothèque est régulièrement consultée par des chercheurs et étudiants.

La salle de théâtre, située au grenier, est entièrement garnie de marionnettes du répertoire en cours.

Au rez-de-chaussée, l'entrée s'ouvre directement sur l'estaminet où l'on découvre une authentique cheminée gothique, joyau de l'architecture médiévale. Durant l'hiver, les frileux s'y réchauffent au feu de bois tout en dégustant une délicieuse bière de tradition. Un tableau noir avertit les connaisseurs des dernières acquisitions en bières artisanales. Un mur couvert d'affiches (mises en vente à la buvette) évoque la permanence des spectacles que donne le soir (excepté le dimanche et le lundi) le Maître du lieu : Toone VII - José Géal.

D'après les archives découvertes dans la maison, l'immeuble renfermait, au siècle passé, un estaminet à l'enseigne du "Risquons-Tout" du nom d'un hameau près de Mouscron où se déroula la première bataille (1848) livrée sur le sol belge depuis la reconnaissance officielle de notre pays par les grandes puissances.

L'estaminet central se situe à l'emplacement du premier théâtre où Toone VII donna des représentations de 1966 à 1979.

Devant le succès grandissant, Toone VII a ouvert au grenier une salle de plus de cent places. L'ancienne salle, transformée en es-

taminet, présente encore quelques rappels des spectacles passés : un castelet traditionnel de Toone avec, en permanence, une scène du répertoire de nos marionnettes, castelet qui fait l'admiration des visiteurs. Des gradins témoignent également des premières représentations.

Au mur, un cadre évoque la visite prestigieuse que la reine Fabiola fit à Toone VII ; un cadre du "sacre de Toone VI" - Pierre Welleman - en qualité de "Roi des marionnettes"; des affiches naïves des spectacles des Toone du passé



par feu Jef Bourgeois, premier conservateur du théâtre.

La salle du fond est un rappel du nom du "Lievekenshoek" (coin des amoureux), dernière salle de Toone VI à la place de la Chapelle. Les amoureux s'y chuchotent des serments.

Au mur, des portraits de Toone VII par Médard Tytgat, Rik Hannon et Jef Bourgeois.

Fréquenté par des Belges et des touristes, c'est un estaminet typique de nos traditions bruxelloises, qui respire la gaieté et la "zwanze".

Notes :

(1) Schnik : alcool

(2) Au centre-ville, on découvrira des marionnettes de Toone authentiques dans les établissements suivants : La Brouette, Au Roy d'Espagne, Au Char d'Or, à la Taverne Métropole.

(3) Des expositions importantes se sont tenues à Londres aux dates suivantes : 1851, 1862, 1886, 1908, 1924, 1951.

"Honni soit qui mal y pense", origines : L'Ordre de la Jarretière fut constitué en 1348 par le roi Edouard III d'Angleterre. La tradition rapporte que la comtesse de Salisbury perdit sa jarretière au cours d'un bal de la Cour, incident qui fit s'esclaffer les personnalités présentes. Le souverain, vexé de cet éclat intempestif dit : "Honni soit qui mal y pense, ceux qui rient aujourd'hui se sentiront un jour honorer de porter la Jarretière", d'où l'Ordre anglais prestigieux de Chevalier de la Jarretière. Encore actuellement, les membres de l'Ordre, au cours de leurs réunions de prestige, portent une jarretière enfilée sur le genou gauche.

(4) La bécasse est un échassier migrateur, au bec long et mince. Nichant dans les bois - ceux-ci étaient autrefois nombreux à proximité de la ville -, cet oiseau qui recherche les prairies humides, fréquentait les bords de la Senne, avant le voûtement de la rivière. Cette circonstance justifierait le choix de l'enseigne de l'estaminet.

"Au 17^e siècle, l'Allée de la Bécasse reliait la rue du Soleil (act. rue de l'Eclipse) n°6, à la ruelle de la Rose et se prolongeait jusqu'à la Senne. Une brasserie l'a obturée, vers 1780, et son tronçon restant, proche de la Senne, est devenu un coude de la ruelle de la Rose (aussi dénommée de la Coquille de Noix)" (Osta (Jean d'), Les rues disparues de Bruxelles, Ed. Rossel, 1979, p. 22).

Le célèbre estaminet de Toone donne dans l'impasse Schuddeveld qui débouche elle-même dans la Petite rue des Bouchers très fréquentée par les Bruxellois et les touristes (photo : W. Hudders).

Alice et l'Ecole du Spectateur

par Roger DELDIME
 Directeur du Centre de Sociologie du Théâtre
 (Université Libre de Bruxelles)

Il n'est pas de théâtre sans public ! Cet aphorisme a engendré nombre de dérives : dogme de l'immédiate perception justifiant la médiocrité des spectacles, ou au contraire, hermétisme artistique pour happy few. Ni l'un ni l'autre avec Alice de l'Infini Théâtre : une création de qualité qui interpelle le spectateur et accroît son plaisir.

L'Infini Théâtre

En 1977 avec des compagnons de classe, Dominique Serron crée un spectacle du mouvement : *la création du monde*. Elle anime ensuite un atelier danse-théâtre, poursuit des études au Conservatoire et au Centre d'Etudes Théâtrales, assure l'assistanat puis la mise en scène dans divers théâtres (National, Varia, Ste Anne, Rideau). Elle réalise successivement un film moyen métrage *Clap-come-di-a*, une mise en scène de *Médée* d'après Euripide et *La Folie*, anamorphoses de fragments issus de textes classiques. En 1986, la troupe scolaire se transforme en compagnie professionnelle : l'Infini Théâtre travaille dans le même esprit de recherche voix-danse-texte et entame le projet *Alice* dont le résultat est couronné par le Grand Prix du Jury du Théâtre de la Commission Française de la Culture. Le spectacle vit une tournée internationale. La compagnie se développe : formation, stages, nouveaux interprètes, voyages, animations, rencontres, festivals ... En 1989, c'est la création au Botanique de *Duos* ou la mise en

scène de la folie du quotidien amoureux.

Alice et son public

Le thème carrollien dont le caractère initiatique et souterrain se rapproche de ce que vit la jeune équipe de l'Infini Théâtre permet à Dominique Serron de développer avec ses acteurs un travail de danse-théâtre d'une étonnante inventivité.

Huit comédiennes participent au projet (c'est un heureux hasard puisque le huit est le chiffre de l'infini !). Huit Alice donc explorent les multiples facettes de la fillette en quête existentielle d'identité. Rêve et réalité s'y entrecroisent au cours d'épreuves, à travers les équivoques du langage (sonorité, poésie, humour), le jeu des acteurs (torsions du mouvement, gestes, grimaces), les images picturales (aux nombreuses connotations), l'évolution des costumes (en fonction du développement des personnages) et l'originalité de la musique, véritable miroir de cette danse de vie.

Le spectacle fait une brillante carrière. Le public ne se trompe pas en y venant nombreux ap-

précier les prodiges d'intelligence et d'invention de l'Infini Théâtre. La densité polysémique de cette création, au-delà du bonheur immédiat de la représentation, rend en outre possible la jubilation complice que procurent les références du plaisir cultivé. C'est ce que nous avons voulu démontrer en organisant un séminaire d'initiation au langage théâtral.

L'Ecole du Spectateur

Le séminaire conçu et animé par Patricia Mignone, théâtrologue, vise à mettre en évidence la spécificité du langage théâtral du spectacle en analysant les signes mis en oeuvre et leur fonctionnement. L'approche théorique du travail théâtral sur l'espace, le temps, l'éclairage, la scénographie, le jeu des comédiens, le rapport au spectateur ... est étayé par l'analyse de documents iconographiques tels que des affiches de théâtre, des photos de spectacles, des documents audio-visuels. Ainsi en est-il, par exemple, de la réflexion suscitée par une cassette vidéo consacrée à un éclairagiste professionnel au cinéma : l'observation de son travail per-

met de saisir finement la variation des effets (non seulement l'ambiance mais aussi les états émotionnels) que l'on peut obtenir en fonction des modifications de l'éclairage. Ainsi en est-il aussi des théories concernant le jeu de l'acteur qui marquent l'époque contemporaine : théorie de la catharsis aristotélicienne, identification-distanciation brechtienne, paradoxe de Diderot, construction du personnage chez Stanislavski, acteur

saint chez Grotowski et présence intense chez Artaud. Ces informations étant illustrées par l'analyse de documents relatifs aux Shakespearé du Théâtre du Soleil (Ariane Mnouchkine). Ainsi en est-il, encore, de l'approche théorique des différentes écoles de danse - danse académique, danses de société, mouvements des années 60 - afin de comprendre la danse contemporaine et le débat actuel danse-théâtre. Séquences tirées de

films et de spectacles incitent à l'analyse : *Molière* de Mnouchkine (Lully et la danse du roi), *Nijinski* avec Nouréev (les pas de L'Après-Midi d'un Faune), *Le Bal* d'Ettore Scola (quelques séquences de danses de société) et *Gilbert sur scène* d'Yves Hunstad et Eve Bonfanti (séquence : le jerk au mariage de la cousine).

L'analyse du spectacle proprement dit est précédé d'une brève introduction au texte et à son adaptation théâtrale afin de percevoir le rapport ludique du spectacle avec l'académisme sous toutes ses formes : verbale, sociale et artistique.

Le spectacle est vu à deux reprises, comme point de départ et comme point d'arrivée du séminaire. La mise à notre disposition d'un enregistrement vidéo du spectacle offre l'avantage d'éliminer cette entrave à l'analyse que constitue la fugacité de la représentation théâtrale.

A théâtre intelligent, spectateur intelligent !

Nul doute que la qualité du travail artistique de l'Infini Théâtre permet au public de s'approprier une oeuvre suscitant l'émotion esthétique, la jouissance intellectuelle et le plaisir cultivé. La formation du spectateur constitue, en outre, un foyer de résistance à l'égard d'une culture "médiocratée" par la poussée médiatique de notre ère audio-visuelle.

Alice par l'Infini Théâtre (photo : Mimi Brocas)
 D'après Lewis Carroll
 Adaptation et mise en scène : Dominique Serron
 Conseiller dramaturgique : Eric Clemens
 Scénographie et costumes : Hélène Kufferath
 Musique originale : Renoar Hadri
 Eclairages : Etienne Van Den Doorn
 Comédiennes : Françoise de Gottal, Véronique Dumont, Andréa Hannecart, Antoinette Kufferath, Valérie Lemaitre, Valérie Sombryn, Mireille Venden Bosch, Annick Vellut.



Les haras de Brabant :

Les chevaux d'Albert et d'Isabelle

par H. P. HENRI-JASPAR,
Conservateur du Musée du Cheval belge

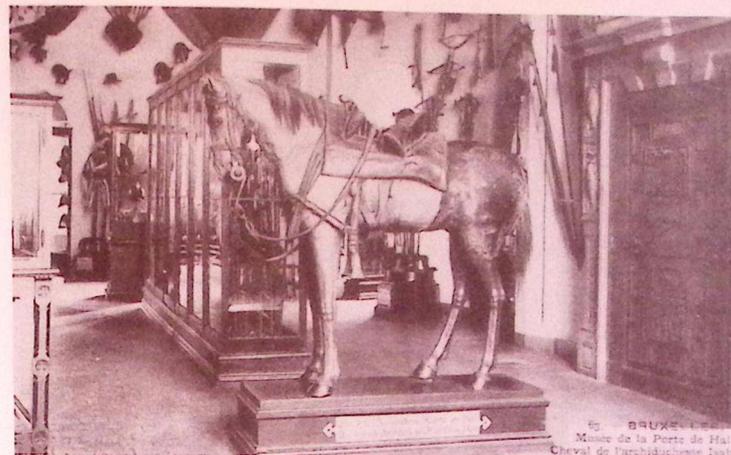
Pour simplement rajeunir la mémoire de nos lecteurs, rappelons que le règne des Archiducs Albert et Isabelle, fut une période discutable pour notre pays; période faite de troubles, déjà de compromis, de nouvelle indépendance cependant et de paix relative. Période donc entrecoupée de bonheurs et de malheurs !...

Le règne des Archiducs dura de 1598 à 1633. Philippe II d'Espagne avait fait acte de cession à sa fille le 6 mai 1598, à condition que les pays de Flandre, de Brabant (beaucoup plus étendu que la province actuelle) et de Franche-Comté constituant les Pays-Bas méridionaux, reviendraient à la couronne d'Espagne dans le cas où les Archiducs n'avaient pas de descendants. La principauté de Liège et ses très nombreuses enclaves étaient séparées de longue date de nos régions brabançonnes. Le peuple et ses notables espéraient une indépendance complète et la fin de la guerre, mangeuse d'hommes et de chevaux. Notre voisin du

3e armure telle qu'elle était présentée à la Porte de Hal (document fourni par l'auteur).

Nord : Marnière de Nassau, protégeait les protestants émigrés de nos provinces et de France, contre le catholicisme fanatique et son "Inquisition". De plus, ce prince aurait voulu conquérir Dunkerke, nid de corsaires. C'est la raison des batailles de Nieuwpoort qu'il remporta de justesse, mais qui l'obligea à se retirer dans le port fortifié d'Ostende où il subit un long siège de 3 ans. Ce fut là l'origine de la légende de la couleur de robe des chevaux, dite

"Isabelle". Ce furent des batailles de sièges donc où la cavalerie fut peu utilisée. De fort chevaux étaient cependant utilisés pour tracter l'artillerie de plus en plus lourde et les machines de siège énormes de ces temps. Déjà, alors nos chevaux de traits étaient fort prisés même à l'exportation. Rappelons ici que le cheval de race "Flandre" est à la base des races anglaises de brasseries maintenues jusqu'à nos jours et depuis le XVIe siècle.



Albert s'éteignit en 1625 et Isabelle en 1633.

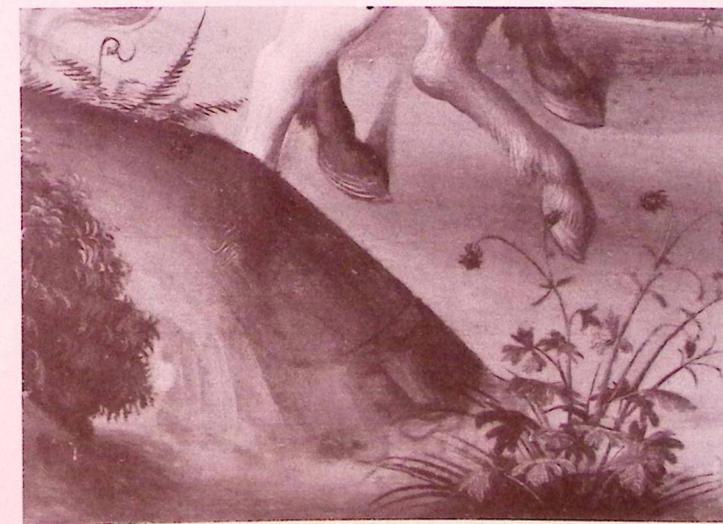
Ce n'est qu'à partir du 16e et du 17e siècle que la taille des chevaux augmente, sauf pour la race Flandre qui servait aux chevaliers en armure et armés de la lance, véritables "blindés" de l'époque. Pendant les périodes de paix, par exemple lors de la trêve de 12 ans, la chasse fut une source d'alimentation et bien sûr un plaisir pour certains. Pour cette vénérie, on créa dans les haras de Brabant, avec des races de 1/2 sang particulières, un cheval de chasse. En améliorant, les sujets locaux avec des étalons Genêts d'Espagne et même arabes ou barbes, venus par l'Espagne en cadeaux à Charles Quint, lors de ses deux voyages en Afrique du Nord (Tunis 1535 et Alger 1541).

Nous gardons au Musée de l'Armée à Bruxelles, trois chevaux empaillés de la Joyeuse Entrée des Archiducs Albert et Isabelle à Bruxelles. Ils passent pour les plus anciens chevaux complets du monde.

Surtout qu'il s'agit de chevaux de selle. Une étude est actuellement

Peinture de l'école flamande du XVIe siècle. Les chevaux des archiducs Albert et Isabelle étaient ferrés.

en cours pour déterminer leur morphologie osseuse et leur âge. Ils sont notamment beaucoup plus petits que nos chevaux actuels et se rapprochent fort de la race "Barbe" par l'encolure mince, la croupe fuyante et le port de queue attachée bas, le front large, mais la tête petite et les oreilles très courtes. Ils étaient exposés dans le trésor bourguignon de la Porte de Hal, ancienne armurerie en partie dépouillée par les Autrichiens lors de leur départ de notre pays sous la pression française! ... Lors des expositions précédentes, ces chevaux n'étaient pas



Cheval de l'archiduchesse Isabelle en 1599.

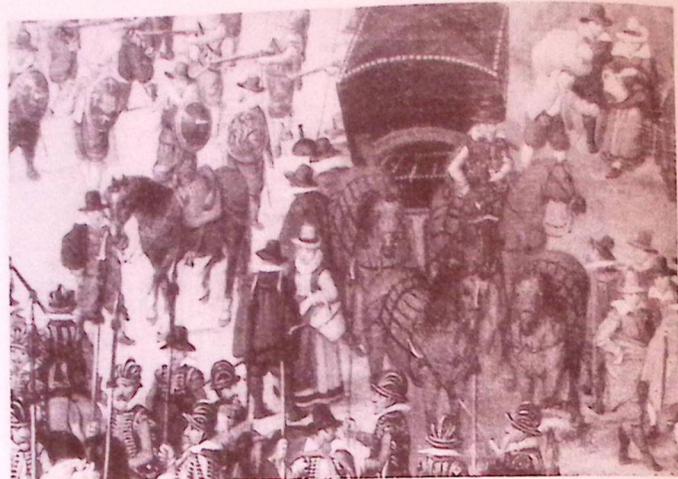
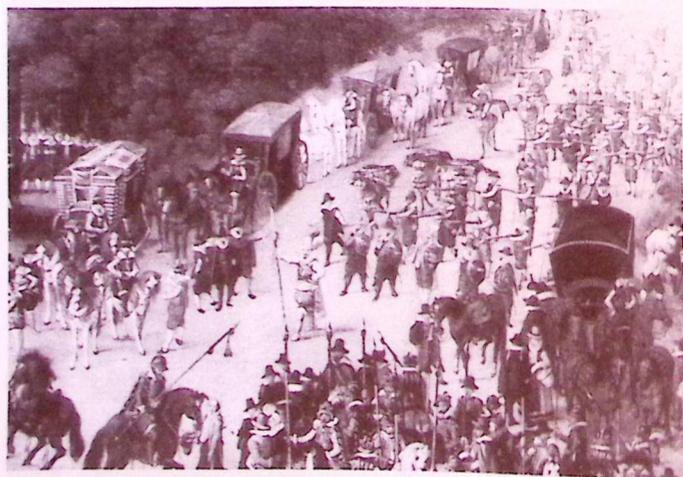
protégés du pillage public, et chacun emportait quelques poils ou crins en souvenir, aussi sont-ils actuellement pratiquement à cuir nu, mais encore harnachés d'époque. Ils sont actuellement bien conservés grâce à messieurs Fettweis et Jacobs, qu'ils en soient ici remerciés.

Tous les chevaux de l'époque espagnole sont admirablement portraituretés dans les tapisseries des chasses de Maximilien ou dans les peintures de van Alsloot. Tant pour les chevaux de guerre, que ceux de selle ou de trait et d'attelage.

Songez aussi au cheval du laboureur dans le tableau de la chute d'Icare de Breughel. On y voit l'un des premiers chevaux ardennais : petit, rustique, mais rude au travail et bien dans le collier. C'était en 1560. Son simple collier est aussi caractéristique que la charrue au soc de bois, ou que le ménage ancestral au cordeau, qui laisse au paysan, les mains libres pour creuser le sillon. On avait déjà augmenté le poids des chevaux ruraux pour augmenter leur force, tout en les

maintenant près de terre. Le cheval servait encore aux transports, au halage dans les rivières et les canaux, et non dans les courses. Par contre, les chevaux de chasse et de guerre, étaient plus grands, plus porteurs et plus cérémonieux car améliorés par l'apport du sang andalou, lui même très proche du pur-sang chaud arabe. La base des chevaux indigènes de ce temps descendait du cheval "Tarpan" à sang froid dit aussi cheval des forêts ou de plus loin encore de Solutré. Le cheptel équin des haras des Archiducs faisait l'objet du seul élevage recherché et organisé dans nos provinces. N'oublions pas cependant que l'Archiduc Albert était de fort petite taille comme tous ceux de son temps. Dans le tableau "Promenade au Vivier d'Oies" de Van Alsloot, il est possible d'observer bien des différences à cette époque parmi les chevaux montés par les civils, les militaires ou ceux tirant les carrosses, tant dans les robes que dans la taille ou la musculature et de là, dans les races. Faites-vous une opinion sur les photos de détails ci-jointes.

Vue d'ensemble du tableau décrit ci-contre.



Dans les musées du Brabant, nous conservons différents échelons de l'évolution de notre compagnon de civilisation : le cheval. A vous de les découvrir.

Un cheval alean foncé à quatre balzanes et longue lisse en tête, est maintenu sur place, au calme par un domestique sans livrée, mais aux bas rouges caractéristiques. Ici, harnachement d'époque, peut être bien décrit ! La bride est très simple, les rênes sont sur l'encolure.

Détail du tableau décrit ci-dessous (collection du Musée du Cheval belge - photo : C. Falkenberg - Eupen).

Maintenue en place par un avaloir réalisé simplement par une double courroie et un poitrail large, la selle est du modèle civil du XVII^e siècle.

Le pommeau est très marqué, comme une selle à la "Pluvinel". Elle ressemble fort à une selle à piquer dite à l'ancienne. Le siège est matelassé à six bourrelets. Le cuir en est clair sans aucun ornement. Les cale-cuisses du panneau sont courts. Le troussequin est haut et vertical, en forme avec cale-cuisses tronconiques prolongeant fortement sa forme aux extrémités. Les étriers sont du modèle espagnol.

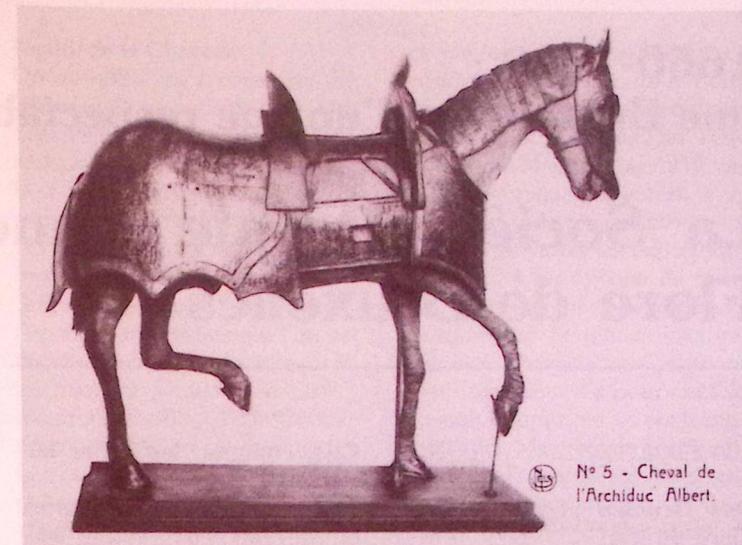
Autour de ce groupe, une bourgeoise, fraise blanche au cou et panier au bras, parle avec le cavalier ayant mis pied à terre et vu de dos.

Plus loin, des gardes, peut-être appartenant aux "Serments de la ville de Bruxelles" portent au bras gauche, des boucliers d'apparat décorés d'un cavalier doré

Vue d'ensemble du tableau décrit ci-dessus.

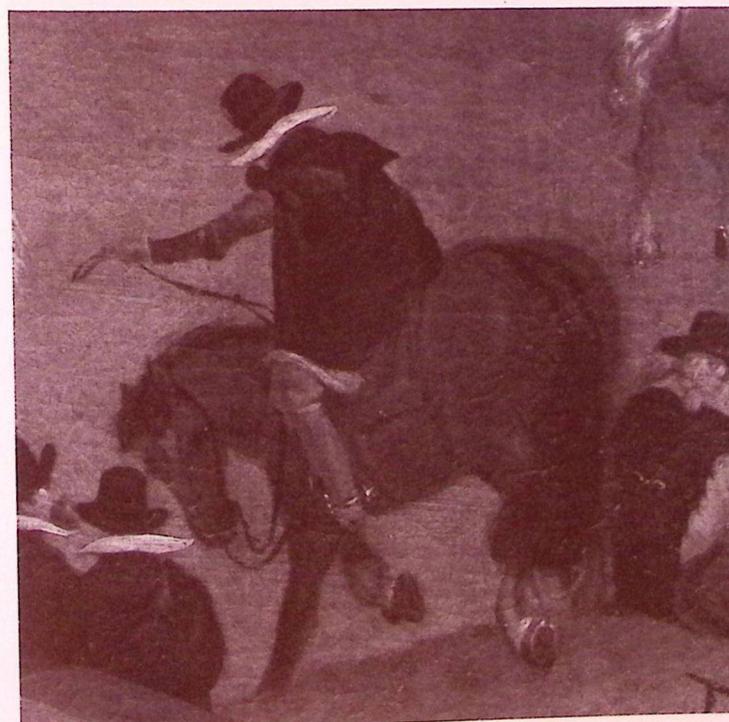
montant à cru un cheval argenté. De la main droite, ils maintiennent leur lourde épée. Un des gardes, officier en cape rouge, plume blanche au chapeau, porte le bouclier aux armes de la "Gilde des Arbalétriers de Notre-Dame du Sablon de Bruxelles".

Tout ce monde précède de peu les membres arquebusiers, tout de noir vêtus également, des autres Gildes.



Armure gravée, ciselée et damasquinée d'or sur fond bleu. Cheval de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas 1598 - 1621. Ce cheval rembourré est celui que montait l'archiduc lors de son entrée à Bruxelles en 1599. Il porte encore au cou la trace de mousquet dont la balle le fit périr. Collection du Musée de la Porte de Hal

Description du détail du tableau se trouvant ci-dessous :



Le cavalier fait descendre un contre-bas à son cheval. Il est coiffé d'un feutre noir, porte la collerette et est protégé d'une cape de cavalerie noire dont dépasse les manches bleues de son pourpoint. Il est chaussé de bottes cuissardes brunes avec éperons à larges molettes en étoiles à cinq branches. La position est excellente, déjà légèrement portée en avant, les rênes longues, réunies dans une seule main, pour laisser faire le cheval. La selle, qui disparaît sous la cape est à culeron, à double lanière. Le cheval est bai, légère lisse en tête et à deux balzanes. La queue est portée basse et est bien taillée.

Des personnages à pied regardent ce cavalier émérite, très à l'aise sur sa monture bien habituée aux talus de la Forêt de Soignes.

Un des pieds du cheval, relevé montre un fer à éponges redressées prouvant déjà un art certain de la maréchalerie.

1660-1990 :
une Bruxelloise d'un âge respectable...

La Société Royale Linnéenne et de Flore de Bruxelles

par Geneviève STEENEBRUGGEN

1 Les prémices ...

Des Druides et pas seulement du gui

Si la Société Royale Linnéenne et de Flore de Bruxelles est l'une des plus anciennes de Belgique, c'est sans doute qu'elle a des racines communes avec les peuples sédentaires de nos régions, qui, alors que leurs voisins se contentaient de "chasse et de pêche", se préoccupèrent très vite de l'exploitation du sol. Jules César (encore!) lui-même le remarqua et Pline cite une quantité de légumes cultivés dans nos contrées : oignons, carottes, asperges... Et des fruits comme les pommes sans pépins.

Charlemagne, les lis et les roses

Après une succession de guerres et d'invasions de "hordes barbares", les bénédictins vinrent nous réapprendre l'art de cultiver les plantes. Et pas seulement les légumes ou les plantes médicinales, c'est qu'ils aimaient déjà les fleurs les habitants de "Bruocsel-la"!

Charlemagne aussi aimait les plantes et dans son célèbre Capitulaire, il établit la liste des végétaux qu'il désirait voir cultiver dans ses pays et cette liste commence par des plantes d'ornement et se termine par... des pommiers.

Un évêque et des fleurs

Antoine Triest était un mécène

des sciences, des lettres et des arts mais aussi des fleurs et des jardins. Son domaine, le Belvédère, à Ekkerghem était toujours grand ouvert aux amateurs de plantes rares. L'évêque encouragea la création de confréries placées sous le patronat de sainte Dorothée que les fleuristes avaient choisi comme protectrice. Après ou simultanément avec Gand, Anvers et Bruges, l'idée d'une confrérie était dans l'air à la moitié du XVII^e siècle. Il faut dire que c'était l'époque où la passion des tulipes créait et démantelait des fortunes et que l'apport de plantes nouvelles ouvrait des perspectives inconnues jusque là aux collectionneurs. C'est en 1660 que se concrétisa l'idée de la confrérie et vint ensuite son approbation par le pape Alexandre VII.

2 De la Confrérie Sainte Dorothée à la Société Royale Linnéenne et de Flore

"Allons voir en Avril les jardins de Bruxelles..."

Malgré ce siècle de malheurs fut le XVII^e siècle, Bruxelles compte encore beaucoup de beaux jardins. Peut-on croire que

... Au temps des "Messieurs en Gibus" ... Une exposition d'horticulture à Bruxelles en 1864, organisée par la Société Royale de Flore.



les membres de la Confrérie étaient étrangers à ce petit miracle ? Jean Franeau écrit dans la première moitié du siècle : "Vou-lons-nous espérer de combien de couleurs notre Flore se pare, avec ses vives fleurs, Allons voir en Avril, les Jardins de Bruxelles, Où beaucoup de Seigneurs beaucoup de Damoiselles font parade montrer les singularitez D'un grand nombre de fleurs...". Certes, l'on pouvait visiter les jardins mais la Confrérie, comptant Seigneurs et Damoiselles se composait aussi de fleuristes et de jardiniers. Tout ce monde se réunissait le jour de leur sainte patronne et fleurissait l'autel de

l'église de la Chapelle.

On ne tarda pas à organiser de vraies petites expositions. On organisait des messes et des banquets, sans pour autant oublier le principal, s'échanger ou se vendre ces merveilles que rapportaient de tous les coins du monde les "botanistes voyageurs". Si l'on se penche sur les statuts de l'époque, on constate que l'on ne badinait pas avec la discipline : Si un membre démissionne ou ... meurt! C'est 20 sous d'amendes, amendes aussi en cas de retard à une réunion. Obligation d'échanger ou de vendre et acheter les plantes... Le registre de cette ancienne confrérie existe toujours

et les armoiries signées qu'il contient, prouvent qu'à cette époque les plus hauts personnages tenaient à encourager cette institution. Malheureusement, ces hauts personnages eurent à se préoccuper de bien d'autres choses que de visiter les expositions florales... Une époque de guerres, de misères et de délabrement économique fit glisser inexorablement l'horticulture belge en plein marasme. Et pour comble Joseph II supprima les confréries en 1786. Malgré cela la "Sainte Dorothée" survit péniblement, suffisamment pour atteindre le XIX^e siècle, où la vogue des fleurs et des plantes reprend de plus belle, favorisée par différents événements, comme la création du Jardin Botanique de l'Ecole centrale du Département de l'Escaut en 1797 et par un nouveau mécène, Charles Van Hulthem, membre du "Jury d'instruction et des arts". Par sa passion des fleurs et des jardins, l'impératrice Joséphine va aussi favoriser l'horticulture et c'est à cette époque, à la faveur d'événements politiques que l'horticulture va se détacher du jardinage et devenir une profession à part entière. Une plante domine cette époque et c'est le Camélia. Les loisirs horticoles étant de nouveau à la mode on se met à repenser à cette bonne vieille Confrérie Sainte Dorothée...

Le 16 mars 1822, une réunion a lieu au palais du Gouverneur. Le comte d'Aerschot est nommé président d'une nouvelle société qui prendra comme nom "Société de Flore" et de nouveaux statuts sont rédigés, mieux en rapport avec l'époque. La réunion était composée d'anciens membres de la Confrérie, de magis-

Le Bulletin trimestriel de la Société fut édité jusqu'au début des années 1980, en 1982. C'était la 107^e année du... Bulletin.



trats et d'horticulteurs. Dans son discours du 14 juillet, le secrétaire, Drapiez, insiste bien sur le fait que la société est repartie sur les bases de l'ancienne confrérie. La société de Flore organisait deux expositions annuelles dans le local du Musée de Bruxelles et comptait 150 membres à ses débuts. Le local du Musée devait bientôt devenir trop exigü et le nombre de membres devait rapidement dépasser 500. Dans le bulletin de la Fédération des Sociétés d'Horticulture de Belgique, on peut lire: "La Société Royale de Flore a par ses concours et les prix qui ont été décernés, augmenté beaucoup le nombre des horticulteurs. On en comptait environ dix en 1822.

maintenant, ce nombre pour Bruxelles et sa banlieue dépasse quarante, sans compter les fleuristes, les bouquetières et les marchands de corbeilles ornées. Ce dernier article, encouragé par la Société Royale de Flore est devenu une spécialité pour Bruxelles, d'où il est expédié dans le royaume et même à l'étranger..." Et cet article de 1860 poursuit: "Les efforts de ces horticulteurs convenablement encouragés et soutenus pourraient fixer à Bruxelles un commerce de plantes aussi important que celui dont la ville de Gand a retiré de si grands avantages depuis 1815..." Les principaux horticulteurs bruxellois de l'époque étaient Linden, Galeotti et De Jonghe. qui

entretenaient des voyageurs dans des contrées inexplorées d'Amérique. D'où la confusion parfois entre "établissement horticole" et "établissement géographique", l'un n'empêchant pas l'autre d'ailleurs. Les rapports de réunions de la "Flore" sont parfois pittoresques: Monsieur Werbeckmaus veut absolument que tout le monde profite de ses graines de "Globe-turnips" et clame à qui veut l'entendre que c'est meilleur que du navet, le baron de Reitemberg veut lire sa prose dédiée à Flore... Toute l'aristocratie bruxelloise se retrouve aux expositions de Flore, au Salon de Flore. Puis le temps passe, la Belgique devient indépendante et avec elle, les ...jardini-

En effet, pendant que Flore continuait sa vie et ses succès, naissait le 21 mars 1835 la société qui devait se nommer peu de temps "Les Vrais Amis de Linné" pour devenir une "Société Linnéenne".

"Les Vrais Amis de Linné"

Dès ses débuts, la Société de Flore connut une incompatibilité entre les amateurs, fondateurs pour la plupart et le nombre grandissant de professionnels, pas tous aristocrates, eux. Ces Maîtres Jardiniers n'avaient pas droit de regard sur la gestion de leur société et c'est après avoir sans succès

En haut: le Bulletin de la Société qui reprenait en détail le résultat des Meetings horticoles. Et aussi... le temps qu'il faisait le jour de cette exposition! Les Meetings horticoles sont basés sur le principe suivant: chaque membre apporte ce qu'il a cultivé de plus beau, de plus rare ou de plus... nouveau. Un jury qualifié donne des points et, à la fin de l'année une récompense est accordée, sous forme de médaille au début du siècle et, exceptionnellement en 1900, année anniversaire ou sous forme de coupe et de diplôme.

En bas à gauche: l'histoire détaillée des deux sociétés fut étudiée en 1936 par le paysagiste René Pechère.

Médaille d'argent décernée par la Société Royale Linnéenne en 1869. A cette époque, les expositions organisées par la "Linnéenne" se déroulaient à l'occasion de la commémoration des Journées de Septembre, afin "d'associer à des fêtes nationales ces utiles et modestes travailleurs".

fait part de leurs griefs au conseil d'administration qu'ils décidèrent de se séparer. Le premier fut monsieur Scheidweiler, professeur à l'école vétérinaire de l'état. Tout comme la "Flore", la "Linnéenne" avait pour but de "concourir aux progrès de l'horticulture et de l'agriculture". En 1840, le roi acceptait le patronage de la société. La première exposition eut lieu en 1843, puis en 1844 dans la salle gothique de l'hôtel de ville de Bruxelles, encore en d'autres lieux: l'école vétérinaire de Cureghem, les Galeries Saint-Hubert, pour se stabiliser un temps aux établissements géographiques des frères Vandermaelen à Molenbeek-Saint-Jean. C'est lors de l'une de ces dernières expositions que l'on vit pour la première fois des fruits de la nouvelle section de Pomologie. Parmi les administrateurs de l'époque citons X. De Bavay, directeur de l'école d'horticulture de Vilvorde; P.J. Louis, chef jardinier chez S.A.I. le duc d'Arenberg; De Craen, horticulteur à Saint Gilles... Après quatre ou cinq années difficiles à cause de conflits avec les Comices agricoles, la Linnéenne devait "croître et embellir" et compta parmi ses membres les plus illustres horticulteurs et amateurs belges et étrangers, de Londres à Saint-Petersbourg, d'Espagne à la Norvège. En 1907, ces Bruxellois durent bien rire à la lecture d'une lettre dont voici un extrait: "Messieurs, pourriez-vous m'envoyer un agent de la Linnéenne car j'ai trois hectares de lin à vendre, bientôt bon à arracher..." Mais revenons au XIXe siècle, très vite les contacts entre "Flore"

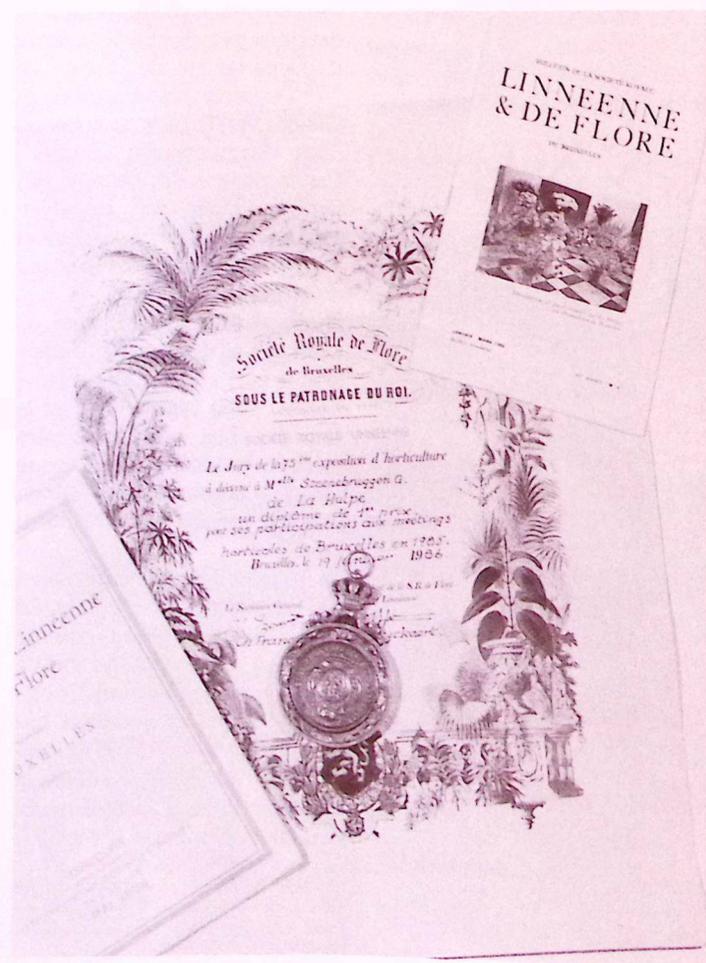


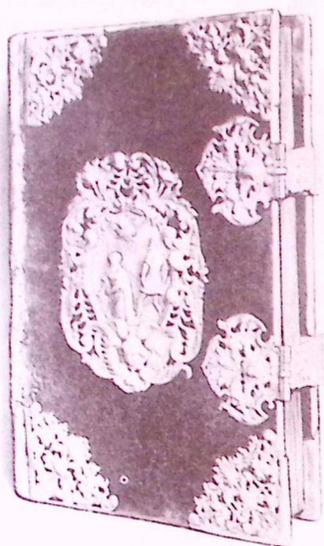
et la "Linnéenne" devaient rester au beau fixe, et cette belle entente devait se concrétiser par la participation à une grande exposition des industries et des arts à Tervueren en 1888. Elles collaborèrent encore en 1910 à l'Exposition Universelle de Bruxelles puis à des oeuvres pendant la grande guerre. En 1922, Flore et Linnéenne organisent une exposition pour fêter le centenaire de Flore et dès 1935, la fusion est

définitive et les présidents Buysens et Lambeau décident de fêter dignement cet événement, mais le sort en décida autrement et suite au décès de la reine Astrid, les cérémonies furent reportées à 1936.

La Société Royale Linnéenne et de Flore

C'est donc le Livre d'Or de la Société Royale Linnéenne et de Flore de Bruxelles que signa





Le premier Livre d'Or de la Confrérie Sainte Dorothee resta la propriété de la Société pendant près de 300 ans.

Léopold III. Lors du banquet de 1936, les nombreuses personnalités du monde horticole belge et étranger levèrent leurs verres à la santé de l'horticulture belge. On parla de la venue de temps nouveaux où "dans le calme et la sérénité nos magnifiques azalées fleuriront dans tous les pays civilisés", on planta un cèdre commémoratif dans le parc d'Osseghem et deux cents personnes participèrent au banquet... et quatre ans plus tard, c'est à nouveau la guerre. Sous la présidence de Jean Brendjens, les "Meetings horticoles" étaient centrés sur le thème de l'alimentation et je ne pourrais mieux faire que de laisser le secrétaire actuel Charles Francotte évoquer cette époque, dans le bulletin n°4 de 1980 où on peut lire : "De nombreux Belges cherchèrent à améliorer leur ration alimentaire par le travail de la terre. De nombreuses pelouses, grandes et petites furent retournées, des terrains vagues furent mis en culture... Ces cultivateurs occasionnels étaient certes, plein de bonne volonté mais ils manquaient bien souvent de bons conseils. Tous les cercles horti-

coles comptèrent à cette époque un grand nombre de membres". Les locaux étaient trop petits pour l'affluence d'auditeurs. Les comptes-rendus des séances sont fort succincts à cause des restrictions de papier. De rationnement en rationnement il n'y eut plus de bulletin en 1944, mais c'était la fin de la guerre et si les conférences sur les doryphores et la façon de s'en débarrasser continuaient, on pouvait rire un peu moins secrètement du double sens de ces causeries, c'était la fin de la guerre et la Libération n'allait plus tarder. Parmi les personnalités qui marquèrent cette époque, citons Ed. Lermينياux qui fut durant tant d'années vice-président et les conférenciers étaient entre autres Em. Stappaerts, Edm. Van Cauwenberg, Peeters, Verbelen, Dewit...

Monsieur le Conservateur des collections vivantes

Depuis le début du siècle, les manifestations et les Meetings se déroulaient au Jardin Botanique National à Bruxelles et à plusieurs reprises, les membres du personnel et les dirigeants de cette institution eurent un rôle à jouer dans la prospérité de la Société. Il est cependant une figure qui se détache, c'est celle sympathique et souriante de Lucien Dewolf, conservateur. Il était la cheville ouvrière de nombreuses sociétés horticoles dont la nôtre, l'instigateur de plusieurs journées de réflexions ou symposiums, l'âme des Meetings qui méritaient bien leur nom de "rencontres". Des années de crise et de guerre jusqu'en 1976, c'est à lui que l'on doit en grande partie le dynamisme de la Société. Sous son impulsion se déroulèrent, en plus

des Meetings, des expositions spécialisées : glaïeuls, dahlias, pois de senteurs...

Des jardiniers de châteaux aux jardiniers du dimanche

Si le XIXe siècle fut le siècle des jardins de... châteaux, le XXème sera celui des jardins et puisqu'on construit vraiment la ville à la campagne, le XXIème pourrait bien être celui des jardins de ville! De la fin de la guerre au milieu des années "70" de nombreux chefs de cultures des domaines de la banlieue bruxelloise participaient régulièrement aux Meetings, pour le plus grand profit des amateurs néophytes qui trouvaient auprès d'eux de précieux conseils de cultures. Parmi les plus assidus, citons Bertrand du Domaine Royal de Laeken; Duvivier du Val Riant à La Hulpe, Noyer de la propriété Smet, le Long Fond à La Hulpe... Mais l'évolution et la première crise pétrolière aidant, ce genre de participation devait s'amenuiser, comme cessèrent, pour d'autres raisons, celles des Institutions nationales comme le Jardin Botanique de Belgique ou le Jardin Botanique de Louvain. Restaient quelques fidèles amateurs avertis comme Monsieur Hulin, avec ses orchidées, Madame Loos avec ses camélias, Madame Van den Bogaert avec ses dahlias... Des horticulteurs aussi, depuis les exploitants de grands établissements jusqu'aux petites entreprises à caractère artisanal en passant par des centres de jardinage "haut de gamme". Actuellement, des groupements d'amateurs spécialisés sont régulièrement invités à participer aux Meetings qui s'enrichissent de leurs passions contagieuses. Mais depuis 1978, les diverses sociétés qui avaient leur siège au vieux Jardin Botanique redoutaient l'expulsion en raison du changement de destination de ce

qui allait devenir "Le Botanique". Subitement, au début d'août 1980, les sociétés furent averties du début des travaux de transformations. Le 8 août à 7 heures du matin, les livres de la bibliothèque de la Linnéenne et de Flore et tout le matériel de la Société ainsi que les archives furent emballés, et chargés dans la camionnette d'un horticulteur, membre du Comité et entreposés chez les secrétaires. Il fallut tout le dynamisme du président actuel Jacques Rijckaert qui était à l'époque secrétaire pour trouver de nouveaux locaux pour les Meetings et pour les conférences.

Retour à la Grand-Place

Et c'est ainsi que c'est non loin des locaux de l'antique "Flore" que se déroulent les actuelles rencontres horticoles un peu modifiées sur base des bons vieux "Meetings" du Jardin Botanique. Tantôt sous les dorures de la salle des Milices, tantôt derrière les vitraux de la salle ogivale, amateurs débutants ou avertis peuvent amicalement discuter de leurs chères plantes avec des professionnels compétents, qu'ils soient horticulteurs, enseignants, membres d'une administration publique ou chroniqueurs horticoles. Et c'est bien là ce qui fait le char-



me actuel de la Société qui continue son "petit bonhomme de chemin" comme on disait autrefois à Bruxelles.

Chemin ponctué de quelques précieux encouragements dont le moindre ne fut pas la visite en 1988 de Son Altesse la princesse Paola dont l'amour sincère pour les fleurs et les jardins est un talisman précieux pour tout ce qui, de près ou de loin touche au domaine de l'horticulture et de l'Art des Jardins, dans les aspects culturels certes mais aussi... culturels !

Actuellement, la Société Royale Linnéenne et de Flore organise plusieurs "Meetings" par an à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, la tradition de la Messe des Fleurs est perpétuée en l'église Notre-Dame du Sablon et les conférences sont données dans le cadre de l'Institut Provincial Supérieur d'Enseignement Horticole, 1 av. Marius Renard à Anderlecht. Elle perpétue une autre tradition qui est la remise du prix Grosjean-Mommaerts à un élève d'une école horticole ou à un jeune particulièrement méritant dans le domaine du jardinage ou de l'horticulture.

Bibliographie :

Bulletins de la Société Royale Linnéenne et de Flore de Bruxelles n°3 et 4/ 1980. Discours de René Pechère prononcé lors du Centenaire de la Linnéenne et de la fusion officielle des deux Sociétés. Bulletin de la Fédération des Sociétés d'Horticulture de Belgique 1860. Journal d'Horticulture pratique 1846. La Tribune Horticole 1907. Hortus Belgicus, de Jan Balis 1962.

La Société Royale de Flore fit imprimer un très grand nombre de ce modèle de diplôme. A remarquer la surimpression après la fusion avec la Société Royale Linnéenne en 1935 et la date à laquelle il fut décerné... 1986.

Echos du Patrimoine

par Christian SPAPENS,
architecte

Un important ensemble Bruxellois désormais protégé : L'École vétérinaire de Cureghem

Les bâtiments de l'école vétérinaire de Cureghem constituent un ensemble homogène de grande qualité architecturale dont la construction fut décidée en 1892. Débuté en 1900, le chantier se clôture quelque dix années plus

tard. Il fut mené avec grand soin, puisque l'on constate actuellement fort peu de dégradations techniques aux bâtiments originels dont les façades et les toitures viennent d'être classées comme monument, tandis que l'ensemble

formé par ces bâtiments et le parc dans lequel ils sont érigés sont classés comme site.

Ce classement exprime clairement le concept de valorisation qu'il conviendrait de lui associer systématiquement : les bâtiments ne sont pas menacés dans l'immédiat puisque l'Université de Liège, qui gère depuis 1969 l'école, occupe toujours les lieux, mais leur classement suscitera d'ores et déjà, en prévision du transfert de l'école sur le site du Sart-Tilman à Liège, des études de reconversion prenant en compte l'intérêt des lieux, déjà signalé par le plan de secteur qui les intégrait en une zone d'intérêt culturel, historique et/ou esthétique.

Le bâtiment principal de l'administration, rue des Vétérinaires, est certes très connu des Bruxellois. On y note l'introduction d'éléments métalliques divisant les baies et on y remarque l'excellent comportement des pierres utilisées.

De part et d'autre de ce bâtiment, les limites du complexe sont marquées par deux édifices à usage d'habitation, l'une pour le

directeur, l'autre pour le personnel; les entrées de service se situant rue du Docteur Kuborn. Hormis quelques bâtiments annexes rajoutés, les locaux secondaires d'origine participent du même souci architectural et leurs façades sont également traitées dans le même esprit de la néo-renaissance flamande.

Le classement comme site de l'espace environnant, d'une superficie de 3,5 hectares, permettra en outre d'appréhender les

bâtiments de l'école vétérinaire dans leur ensemble, et le parc dans lequel ils sont érigés pourrait un jour être ouvert au public. Enfin l'intérêt de ce classement est encore accentué dans la perspective de restructuration profonde du quartier, suite à l'arrivée à Bruxelles du T.G.V.

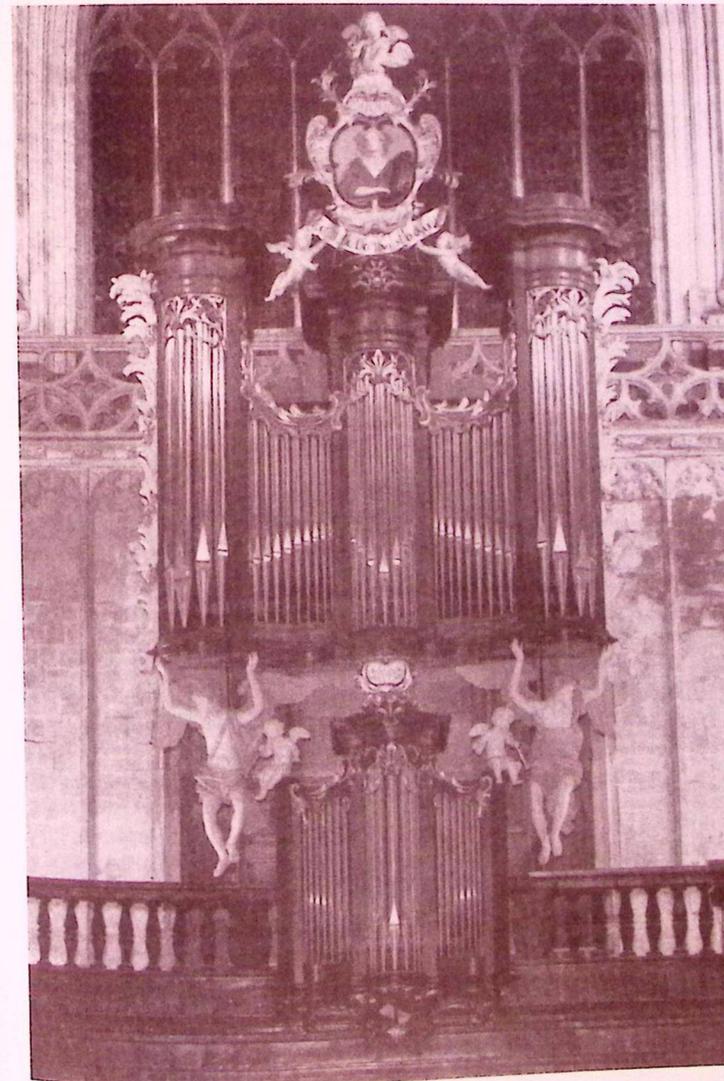
Un orgue du XVIIIème siècle reconstitué à Bruxelles

L'évolution des mentalités rend heureusement de plus en plus possible la prise en charge financière par le secteur privé de tout ou partie des travaux à exécuter aux éléments du patrimoine culturel immobilier. C'est ainsi qu'à Bruxelles, le mécénat de *J.P. MORGAN Belgique* et d'*Euro-Clear Clearance Système* a permis la récente reconstitution de l'orgue de l'église Notre-Dame du Sablon.

Le mécène souhaitait voir cet orgue utilisé comme instrument de concert et servir ainsi de support à un renouveau culturel. Surmontant une sobre tribune d'ordre toscan édiflée à la fin du XVIIème siècle, les éléments primitifs de l'orgue remontaient au XVIIIème siècle. En 1763, *Jean VAN GELDER* avait en effet réalisé un buffet d'orgue pour abriter un instrument conçu par *GOYNAUT*, en remplacement d'un instrument déjà attesté en 1515.

Cet orgue lui-même connu plusieurs campagnes de restauration ou d'adaptation, principalement à la fin du siècle dernier et en 1935, lorsque des travaux importants le dénaturèrent assez gravement.

Soucieux de permettre à l'église Notre-Dame du Sablon d'assurer par des concerts une mission culturelle, *M. Peter CULVER* a convaincu la société qu'il dirigeait de prendre en charge la restauration du buffet initial dont de nombreux éléments originaux (façades et décors surtout) avait été conservés ainsi que l'intégration d'un orgue neuf, inspiré toutefois de la facture bruxelloise du XVIIème siècle et complété



L'orgue de l'église Notre-Dame du Sablon (document fourni par l'auteur).



Un aspect de l'École vétérinaire à Cureghem (photo fournie par l'auteur).

par un petit meuble abritant les jeux de pédales ainsi que la soufflerie.

Ce sont les données techniques d'anciens contrats du XVIII^e siècle ainsi que des comparaisons avec des éléments originaux d'orgues conçus par *Jean-Baptiste BERNABE GOYNAUT* (à Lombeek, Hoegaarden, Corroy-le-Grand et Mespelaere) qui ont inspiré la reconstitution de la tuyauterie. Cette dernière comporte plus de 2 500 pièces, dont seulement une soixantaine sont visibles. On peut, entre autres, y écouter un original jeu dit de "Rossignol".

Les techniques et les matériaux traditionnels utilisés par les facteurs d'orgue du XVIII^e siècle ont par ailleurs été utilisés pour la reconstitution des parties manquantes du buffet.

Si l'option retenue - reconstituer plutôt que créer - soulève inévitablement des questions; chacun se réjouira que l'église Notre-Dame du Sablon, sise à proximité immédiate du conservatoire de musique, ait retrouvé un instrument de musique de qualité incontestable.



La façade principale de la Chapelle musicale Reine Elisabeth à Argenteuil (photo fournie par l'auteur).

En Brabant wallon, un bâtiment moderniste digne d'intérêt

Bien connue des mélomanes, la chapelle musicale Reine Elisabeth édifée en 1939 à Argenteuil mérite également l'intérêt des milieux concernés par la conservation du patrimoine culturel immobilier.

Construite en 1939 sur les plans de l'architecte *Yvan RENCHON*, le bâtiment primitif s'insère avec sobriété dans la lignée de l'architecture moderniste et constitue un rare témoin de qualité de cette époque en Brabant wallon.

Ses lignes générales accusent un souci d'horizontalité (toiture terrasse, larges baies...) et expriment avec clarté les fonctions qu'il abrite : salle de concert, salle à manger, logements pour pensionnaires, loge royale.

Ces différents locaux ont conservé leurs éléments décoratifs originaux et on y relève ainsi divers mobiliers représentatifs de l'époque. Les appartements de pensionnaires, notamment, sont toujours tels qu'ils avaient été conçus.

L'édifice qui vient d'être restauré à l'occasion de son cinquantième anniversaire, est en excellent état. Ses maçonneries ont à cette occasion été repeintes quant bien même cela n'était pas prévu à l'origine. Le site qui environne la chapelle musicale Reine Elisabeth a été modelé en relation avec le bâtiment. Le jardin fait ainsi partie intégrante de la composition de l'architecte *Yvan Renchon*. Une pièce d'eau, ornée d'une sculpture d'Aebly l'agrément, ainsi que diverses allées de buis, d'ifs ou celle de peupliers vers la butte du Lion de Waterloo.

A l'heure même où l'architecture moderniste recueille un enthousiasme de la part des spécialistes, il convient également d'attirer l'attention du grand public, qui n'en appréhende toujours pas la richesse d'invention, sur un de ses éléments modestes sis en Brabant wallon.

Quelques thèmes du décor baroque de la Grand-Place de Bruxelles

par Emma de LONGREE

Au début du XVI^e siècle, Philippe le Beau duc de Bourgogne, souverain des Pays-Bas, époux de Jeanne de Castille, devient roi d'Espagne. Habsbourg par son père Maximilien, il lègue à son fils Charles-Quint l'Empire, l'Espagne, nos provinces et les conquêtes américaines. En 1555, Charles-Quint sépare en deux ce lourd héritage : l'Espagne et les Pays-Bas à son fils Philippe II, l'Empire à son frère Ferdinand. La dynastie espagnole s'éteindra avec Charles II le 1^{er} novembre 1700. Les provinces belges furent donc entraînées pendant deux siècles dans les remous de la politique espagnole. La guerre entre la France et l'Espagne eut une conséquence désastreuse : le bombardement de Bruxelles par une armée de Louis XIV du 13 au 15 août 1695. La ville est incendiée, la Grand-Place anéantie. Du haut de la tour, épargnée bien qu'elle ait été point de mire, saint Michel contemple le désastre. Deux ans plus tard, avec une énergie qui surprendra leurs descendants du XIX^e siècle (une plaque posée sur l'Hôtel de Ville, côté rue Charles Buls, en témoigne), les Bruxellois reconstruisent leur forum.



Cette Renommée qui a donné son nom à une des maisons de la Grand-Place est due au sculpteur *L. Samain* (photo : *A. Kourprianoff*).

CARACTÈRES DE LA GRAND-PLACE

La place reflète un jeu de forces politiques et économiques

Au sud, l'Hôtel de Ville, construit pendant la première moitié du XV^e siècle, est le symbole de la puissance urbaine; une halle aux draps gothique fermait son quadrilatère du côté de l'actuelle rue de l'Amigo. Lui faisant face : la "maison du Roi" construite au

XVI^e siècle en style Renaissance, réédifiée au XIX^e siècle, était le siège de l'administration royale, et non la demeure princière située au Coudenberg. L'Etat unifié est une réalisation récente : sous l'Ancien Régime les pouvoirs respectifs des princes, des villes, des provinces, se redéfinissaient à chaque succession. Le pouvoir urbain était partagé entre les lignages patriciens et les corporations qui, dès la fin du XIV^e siècle, possédaient des maisons sur la place. Après 1695, les corporations se sont endettées pour reconstruire, à l'exception des peintres qui vendent à un particulier les ruines de leur maison "le Pigeon".

Chargées de la protection des métiers, les corporations étaient des écoles professionnelles et philosophiques, maillons d'une longue tradition. Les maçons, tailleurs de pierre, sculpteurs et ardoisiers formaient une seule corporation, dite des "Quatre Couronnés" parce que leurs saints patrons avaient gagné la couronne du martyre pour avoir refusé de représenter des dieux païens. Guillaume De Bruyne, leur doyen en 1695, fut l'architecte le plus

Le grand Roi victorieux... (photo : A.C.L.)

actif de la reconstruction. A la fin des travaux, il déclara aux compagnons assemblés "Vous avez eu la conscience de travailler pour l'éternité".

La place est un lieu fermé, destiné, au XVIIe siècle, à des réunions non mercantiles

On y accède par des rues étroites, le gros trafic passant par une rue voisine. La place est vide : les statues sont érigées sur les façades et sur les toits. On y tenait aussi un marché; mais au cours des siècles des marchés spécialisés ont été créés aux environs, comme en témoignent les noms de rues actuelles (marché aux herbes, au charbon, aux fromages, aux grains, aux poulets,...); le marché aux chevaux se tenait au Sablon. Libérée de ces échanges commerciaux la place s'ouvrait toute grande aux cortèges des princes et des métiers, aux tournois, à la promulgation des édits, à l'exécution des sentences, à la diffusion des nouvelles. C'était le forum à l'antique, le centre de la vie publique.



La reconstruction de la place fut une oeuvre collective

Une ordonnance fut promulguée en 1697, obligeant les propriétaires à soumettre les projets de reconstruction à l'autorité urbaine, le but explicite étant de mettre en harmonie les différents édifices. Au vu du résultat, le style ne dut pas être la préoccupation principale : seul le côté oriental de la place unit plusieurs maisons derrière une façade unique. Les autres sont toutes différentes et d'inspiration diverse (balustrades

à l'italienne, frontons à la française, pignons flamands, etc...). Nous sommes loin de la place Royale et de la place des Martyrs qui, moins d'un siècle plus tard, érigèrent leurs ensembles stricts. A quel niveau se situe donc l'harmonie souhaitée ? Nous ne savons pas ce qui a été discuté dans les réunions préparatoires, mais nous en voyons le résultat. Pour expliquer le décor de la place, faisons l'hypothèse que ces citoyens, sous le coup de la catastrophe et stimulés par elle, ont voulu faire de leur place l'expression de leurs convictions profondes, que nous analyserons selon différents thèmes.

LA THÉMATIQUE DU DÉCOR

Pour les détails de l'histoire de chaque maison, nous nous fions à l'excellent *Guide illustré de Bruxelles* de G. Des Marez, publié par le Touring Club de Belgique. Certains éléments du décor existaient avant le bombardement, le plus ancien étant le nom des maisons; "la Louve" présente depuis 1690 l'étonnante façade "philosophique" que nous décrivons plus
... repart en Espagne, après avoir déchainé la tempête, que Triton calme derrière lui ! (photo : A.C.L.)

loin.

La politique

En cette fin du XVIIe siècle, à quel ensemble politique les Bruxellois se sentent-ils appartenir ? La réponse est sous nos yeux : ils se sentent Brabançons. Regardons le côté oriental de la place, dont la façade unique porte, au premier étage, les bustes des ducs de Brabant. Depuis Philippe le Bon, duc de Bourgogne (qui se trouve



Ci-dessus : Du sommet de la maison de la Brouette, saint Gilles veille sur les graissiers (photo : A. Kouprianoff).

Ci-contre : Les cariatides semblent soutenir le pignon de la maison du Sac (photo : A. Kouprianoff).



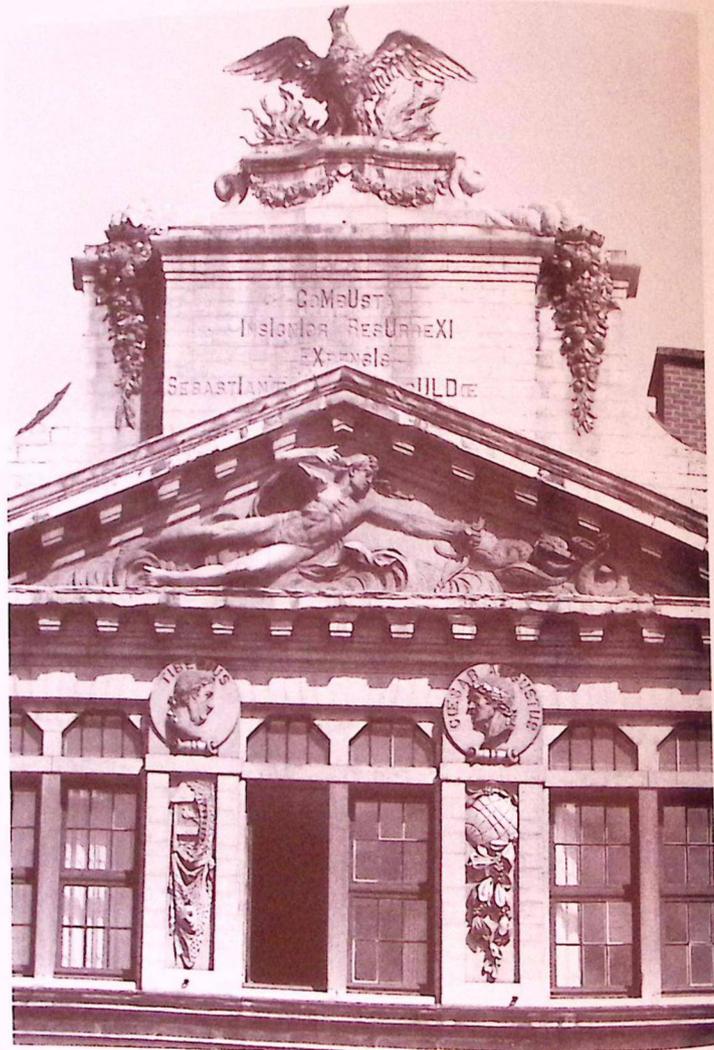
à la place centrale, lui qui plus tard fut appelé "fondateur de la Belgique"), ces princes possédaient bien d'autres titres, dont le royaume d'Espagne et le Saint Empire germanique. N'est-il pas étonnant de voir ces personnages, les empereurs Maximilien et Charles-Quint et le roi Philippe II d'Espagne, honorés ici comme simples ducs de Brabant ? Les rois Philippe III et Philippe IV, père de Charles II qui était roi en 1695, ne sont pas représentés : c'est dire que les rois d'Espagne n'étaient pas très populaires. Le buste de Charles II est placé avec à propos sur la maison "la Renommée" désignée par la figure à la trompette au-dessus de la porte.

La consécration de ce côté de la place aux ducs de Brabant est une idée nouvelle : avant le bombardement ce n'était pas le cas (cf. M. Martens 1974 (1) pp. 80-81, ill. 37). C'est d'autant plus étonnant que des niches avaient été prévues sur la façade de l'Hôtel de Ville pour les statues des ducs et duchesses de Brabant. Les statues actuelles sont récentes, mais on sait qu'au XVIIe siècle quatre ducs y étaient déjà (*Guide illustré de Bruxelles* p. 10). Si une

Un détail de la Louve représentant bien la "maison philosophique" (photo : A. Kouprianoff).

façade nouvelle leur fut dédiée, c'est que le sentiment était fort. Après cette profession de patriotisme particulariste, compréhensible après les destructions d'une guerre qui ne les concernait pas, les Bruxellois se sont dit, sans doute, que l'hommage à Charles II était trop mince. Suivons la direction de la trompette de la Renommée : elle indique, à la diagonale de la place, sa soeur posée sur la maison des boulangers, nommée "le roi d'Espagne" et construite, elle aussi, après le bombardement. Ici Charles II est le grand roi vainqueur des Turcs et des Indiens d'Amérique, représentés par deux prisonniers enchaînés sur fond de trophée. Une inscription explique : "haeC statVlt plstor VICtrICla slgna trophael qVo CaroLVs pLena LaVDe seCVnDVsoVat"; ce qui veut dire : "les boulangers placèrent ces emblèmes victorieux du trophée par lequel Charles II triompha avec la plus grande gloire"; cette phrase est un chronogramme : l'addition des lettres qui sont des chiffres romains donne la date de la construction de la maison : 1696.

L'hommage au roi, trop timide sur le côté oriental de la place, aura paru cette fois, exagéré. C'est pourquoi les bateliers, préparant la reconstruction de leur maison "le Cornet", y représentèrent le



château-arrière d'un navire portant l'effigie royale et le blason soutenu par deux lions. Il s'agit d'un bateau en partance : au revoir, Charles II ! Le roi semble

activer quatre figures de vents; et sur la mer sculptée qui le porte, Triton fils de Neptune, invoqué par les marins pour calmer les tempêtes, l'apaise, derrière le navire, après le passage royal ! On ne pouvait mieux dire...

Le gouverneur des Pays-Bas, Maximilien-Emmanuel de Bavière, ne fut pas oublié : après le bombardement sa statue équestre fut érigée sur le pignon de la maison des brasseurs, et son éloge fut inscrit dans le fronton circulaire. En 1752, statue et éloge furent

Le Maître présente à l'apprenti le sac des connaissances (photo : A.C.L.).

remplacés par ceux de Charles de Lorraine, que nous voyons encore aujourd'hui.

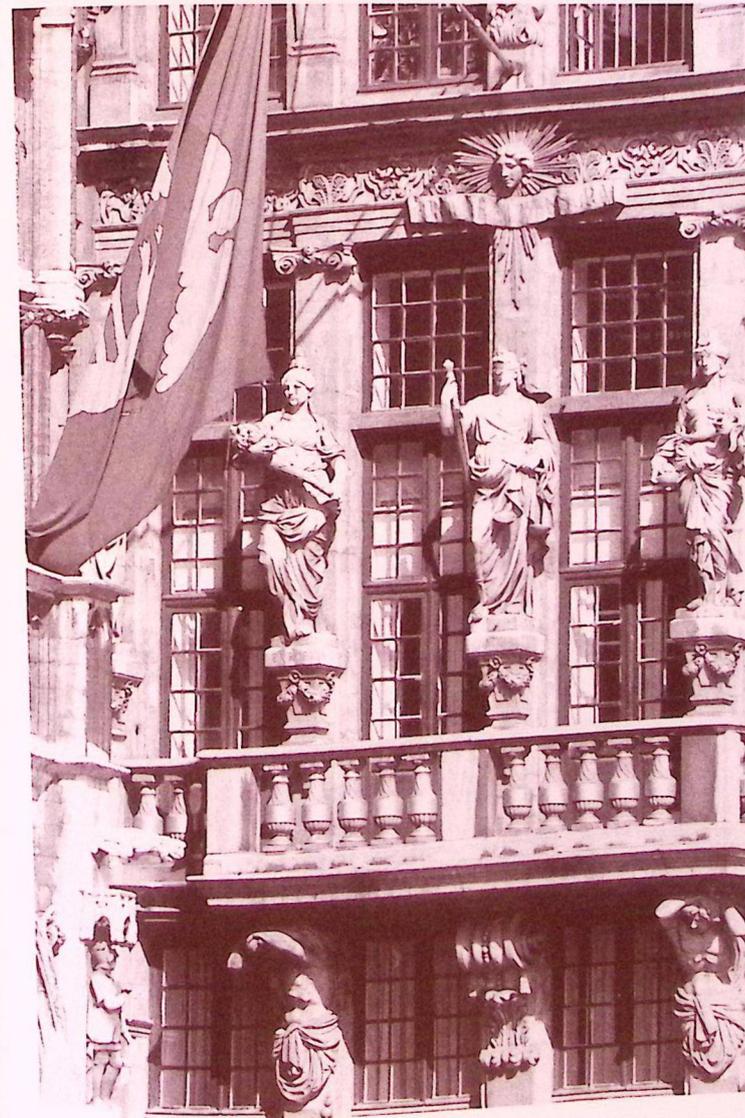
Les corporations

Les sièges des métiers se désignent comme tels, parfois sobrement, parfois avec beaucoup de détails. Suivons le *Guide illustré* :

Le groupe ouest :
- "Le Roi d'Espagne" atteste son appartenance aux boulangers par le chronogramme décrit plus haut,

et par le buste de saint Aubert, leur patron, souligné d'un second chronogramme (hIC qVanDo VI-XIt MIRA In paVperes pletate eLV-XIt : celui-ci se distingua durant sa vie par une admirable pitié pour les pauvres = 1697).

- "La Brouette" est la maison des graissiers, en flamand *Vettewarier* (porteur de graisse); la brouette est leur outil. Dans le pignon leur patron, saint Gilles l'est aussi d'une "nation", syndicat de corporations qui se réunissait dans la même



maison.

- "Le Sac", maison des ébénistes et des tonneliers, fut restaurée après le désastre par l'ébéniste Antoine Pastorana, qui dessina les deux derniers étages et le pignon à la façon d'un bahut de bois. Sur les socles des colonnes des étages sont représentés les outils des ébénistes et des tonneliers.

Au-dessus de la porte une charmante sculpture sert d'enseigne : un homme assis tend un sac à un autre homme qui s'y plonge. Tous les détails sont chargés de sens : une vigne et des raisins rappellent le contenu des tonneaux; l'homme assis sur une chaise faite par les ébénistes porte un habit pourvu d'une énorme poche (en flamand, "poche" et "sac" sont homonymes, zak); son genou gauche est largement dégagé, ce qui serait un signe d'initiation (2) : ne serait-il pas le maître de la corporation, lui dont la poche à trois boutons rappelle les trois étapes de la carrière : apprenti, compagnon et maître; notre "maître" est assis, signe d'autorité, il tend le sac gonflé des connaissances à l'apprenti qui y plonge avidement la tête et les bras, tout en formant avec ses jambes un superbe angle droit, preuve de ses bonnes dispositions. La puissance allusive de cette petite sculpture fait rêver. L'humour y voile pudiquement la conviction.

- "La Louve" fut achetée par la gilde des archers au début du XVIIe siècle; reconstruite en pierre en 1641, elle fut détruite par le feu en 1690 et reconstruite, la même année, par le peintre Petrus Herbosch, telle que nous la voyons aujourd'hui. Les allusions au métier sont nombreuses : décor de la porte sculptée; armoiries des archers sur les consoles soutenant le balcon; grillage des

Au premier étage de la maison du Renard, La Justice entourée par l'Europe et l'Asie (photo : A. Kouprianoff).

Un atelier de teinturier. Bas-relief décorant la maison du Renard (photo : A. Kouprianoff).

fenêtres du rez-de-chaussée (heureusement refait sur les portes latérales actuelles) : il s'agit de lettres superposées. ANTONIUS à droite, SEBASTIANUS à gauche, les deux saints patrons des archers; la balustrade du balcon est faite de carquois sculptés, et sous l'entablement du deuxième étage, entre les triglyphes, sont représentées des parties de l'équipement (casque, brassard, cuirasse, cible, cloche, gant). Enfin Apollon, le dieu-soleil-archer qui nous transperce de ses rayons, est représenté dans le fronton tuant le serpent-python. C'est aussi le couronnement du sens philosophique dont nous parlerons plus loin, la fusion des sens se faisant superbement.

- "Le Cornet", maison des bateliers, reçut son nom de ces derniers. En 1695, elle fut reconstruite, comme "le Sac", par Antoine Pastorana qui put y exprimer son imagination débordante. Les signes indiquant le métier sont l'enseigne, une corne de brume; les panoplies d'outils de batellerie et de navigation; les derniers étages de la maison en forme de navire; la mer sculptée



portant Triton et cavaliers marins; les matelots appuyés sur le bateau; enfin l'ondulation baroque de la façade, suggérant des vagues.

- "Le Renard" est, depuis le XVe siècle, la maison des merciers, dont le sens premier est "marchands", importateurs dans ce cas. Ce n'est probablement pas un hasard qu'ils se soient installés près des bateliers. Quatre bas-reliefs nous renseignent sur leurs activités : nous y voyons des enfants vendant des passementeries et des étoffes, et s'activant dans un atelier de teinturier et de faïencier. Au premier étage, des statues représentent les 4 parties du monde connu au XVIIe siècle:

Afrique, Europe, Asie, Amérique, origine des marchandises importées; dans la maison on pouvait consulter des cartes géographiques. Au milieu de ces allégories, la Justice, les yeux bandés rappelle l'idéal de probité des marchands; au-dessus d'elle une inscription "Pondere et Mensura" (par le poids et par la mesure) va sans doute plus loin que la simple moralité : c'est une invocation biblique à Dieu, "Tu as tout ordonné avec mesure, poids et nombre" (Sagesse 11, 20) qui introduit à la signification cachée des nombres. Sur le pignon se dresse saint Nicolas, patron des marchands.

Le groupe sud comprend deux maisons de corporation :

- "le Cygne" fut reconstruit en 1698 pour Pierre Fariseau, amateur de théâtre, dont on peut lire les initiales au-dessus de la fenêtre centrale du premier étage; le style Louis XIV annonce le classicisme du XVIIIe siècle, c'est la maison de la Grand-Place la plus sensible au style nouveau. En 1720, les bouchers l'achètent et font poser sur le toit, qu'ils rehaussent, des statues allégoriques: l'Abondance, l'Agriculture, la Boucherie. Sur un socle, on lit le

Au premier étage, fronton de la fenêtre du milieu de la maison du Cygne (photo : A. Kouprianoff).



Détail de la façade de l'Arbre d'Or appelée également maison des Brasseurs (photo A. Kouprianoff).

chronogramme suivant (=1720) : haeC DoMVs Lanea eXaLtatVr. Faut-il le comprendre au sens propre ou au sens figuré ? Pourquoi est-ce la laine qui a permis aux bouchers d'ajouter un étage à leur maison, alors qu'ils devaient avoir d'autres revenus ? Cette phrase est loin d'être claire.

- "l'Arbre d'or", maison des brasseurs depuis le début du XVIIe siècle, fut reconstruite par G. De Bruyne en 1695, dans le style dit "colossal" qu'il préférait. La partie inférieure des colonnes est décorée de feuilles de houblon et d'épis de blé. Des bas-reliefs, où on voit un bouc, animal consacré à Dionysos, dieu de l'ivresse, représentent les vendanges, le transport de la bière et la cueillette du houblon; il sont l'oeuvre de P. Van Dievoet (mort en 1728) comme ceux de la maison des merciers; ici aussi les acteurs sont des enfants : le thème du "jeu des enfants" suggère qu'une activité bien préparée devient facile et agréable comme un jeu. C'est un enseignement des corporations, à travers le thème des *putti*.

Le groupe est, dit "Maison des ducs de Brabant" fut reconstruit



par G. De Bruyne. Il comprend 7 maisons, dont :

- "la Colline" appartenait à la corporation des 4 Couronnés; elle est un peu plus large que les autres maisons du même groupe. Qui cherche bien découvrira les 4 couronnés au 2e étage : l'aigle bicéphale d'Autriche en présente 2, et l'emblème de Charles Quint, les colonnes d'Hercule, 2 autres ! Hommage discret à l'empereur disparu depuis près de 150 ans. Au 1er étage, une panoplie d'outils.

- "le Pot d'étain" était le siège des charpentiers, juste à côté des maçons; notons les cartels chargés d'outils.

- "le Moulin à vent" appartenait aux meuniers : un moulin à vent et un moulin à eau sont représentés au 1er étage et dans le bois sculpté de la porte; au 2e étage : des outils.

- "la Fortune" était le siège des tanneurs, dont on voit les outils au 2e étage.

- "l'Ermitage" était la maison des tapissiers de haute lice; rien ne l'indique dans le décor.

Le groupe nord ne comprend qu'une maison corporative :

- "la Chaloupe d'or" maison des tailleurs, reconstruite en 1696 par G. de Bruyne dont on reconnaît le style. Sainte Barbe patronne des tailleurs se trouve au-dessus de la porte. Au sommet Saint Boniface tient un écusson armé d'une paire de ciseaux. Sur le fronton, un chronogramme (qVas fVror hostILIs sVbVerterat IgnIbVs aeDes sartor restaVrat praesDI-bVsqVe DICat (les maisons que la fureur de l'ennemi a détruites par le feu, le tailleur les relève et en fait hommage aux magistrats) (=1696).

Les autres maisons de la place, moins décorées, ont été reconstruites par des particuliers.

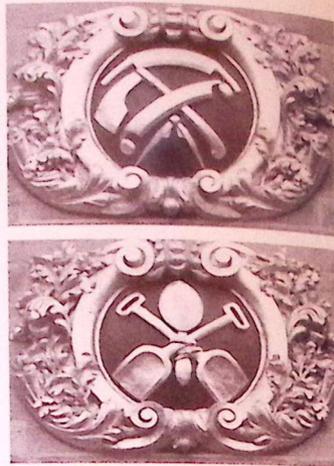
Quatre têtes couronnées : aigle bicéphale et colonnes d'Hercule (photo : A.C.L.).

La culture

Le décor de la Grand-Place est oeuvre de gens cultivés. Le style baroque est l'aboutissement extrême du style Renaissance pétri d'humanisme et d'influences antiques. Les inscriptions, les médaillons d'empereurs romains attestent la *culture latine*.

La *géographie* est, nous l'avons vu, un des thèmes de la maison des merciers; elle est évoquée aussi par le petit globe terrestre surmonté d'un compas sur le pignon du "Sac" (le compas a disparu : il faudrait le remettre). La révolution copernicienne était encore fraîche et l'exploration du monde n'était pas terminée : d'où l'actualité de ce thème.

La *théorie cosmologique des quatre éléments* est représentée, en clair, par les figures allégoriques au sommet de la maison des boulangers : la Terre, c'est



Cartels chargés d'outils. Détails de la maison dite des Ducs de Brabant (photo : A. Kouprianoff).

Cérès déesse des moissons; l'Air, c'est le vent qui fait tourner les moulins; le Feu est un jeune dieu et l'Eau, c'est Neptune avec son trident. Ils sont encadrés, à gauche, par Hercule appuyé sur sa massue, c'est la force; et à droite par Minerve, l'intelligence, accompagnée du coq qui annonce le retour du soleil.

Il est émouvant de constater que les boulangers ont représenté les 4 éléments dans l'optique de leur métier et nous donnent, si l'on peut dire, une recette cosmique pour faire le pain : faites pousser le blé dans la Terre, faites moudre le grain par l'Air, mélangez la farine à l'Eau et faites cuire au Feu. Cela vous donnera force et intelligence : bravo pour la belle publicité.

Ailleurs les 4 éléments sont

évoqués par des torchères (le Feu), les coquilles (l'Eau), les guirlandes de fleurs et de fruits (la Terre), les angelots (l'Air). Je ne vais pas les énumérer : ces motifs sont abondants, spécialement du côté ouest. C'est un jeu de les trouver. Il y a sans doute aussi d'autres évocations moins conventionnelles.

Passons à la description des éléments du décor de "la Louve" qui n'évoquent pas l'archerie et qui en font une étonnante *maison philosophique* (3).

Au-dessus de la porte une louve allaite deux enfants : elle est devenue celle de Romulus et Remus, les futurs frères ennemis; Romulus fondateur de Rome tuera Remus le rebelle. Au balcon du premier étage, c'est l'harmonie qui est évoquée, les carquois étant parsemés de cithares apolliniennes. Au 2^e étage, le conflit évoqué au rez-de-chaussée se précise, des allégories s'opposent deux à deux: vérité-fausseté, paix-guerre. Au 3^e, des médaillons d'empereurs poursuivent l'opposition : Trajan le véridique - Tibère le rusé, Auguste le pacificateur - César le guerrier. Sur les trumeaux, des détails précisent le

La Fortune. Détail de la maison dite des Ducs de Brabant (photo : A. Kouprianoff).

sens : soleil de la vérité, cage et filet de la ruse, globe terrestre de la paix, coeur saignant et flambeau de la discorde. Des inscriptions latines insistent sur la signification: pas moyen de se tromper. Enfin dans le fronton, Apollon, le dieu positif, tue le Python. Et pour couronner l'ensemble, au sommet le Phénix renaît de ses cendres, triomphe de la vie sur la mort. Un chronogramme explique que la maison des archers s'est relevée, comme le Phénix, après un incendie : le fait particulier évoque l'universel.

Les dimensions horizontale et verticale de la façade participent à la signification, toutes les représentations positives se trouvant à droite par rapport aux négatives. Et la montée verticale suggère le déroulement de la vie humaine : au rez-de-chaussée deux bébés, au sommet l'âme renaissante.

Sur le livre que tient "la Vérité", il est inscrit, à droite EST (cela est) et à gauche NON (cela n'est pas). Rappelons l'importance de l'opposition des contraires et de leur résolution harmonieuse : c'est une part de l'expérience et de la pensée universelle. Pythagore pensait l'univers en structures opposées (4) : il est permis d'y voir l'inspiration de cette façade dominée par Apollon Pythien dont Pythagore, son nom l'indique, est le disciple. Nous avons reconnu un reflet de



L'évêque saint Boniface au sommet de la Chaloupe d'Or (photo : A. Kouprianoff).

la métaphysique de Pythagore. Sans doute les maîtres d'oeuvre de la Grand-Place connaissaient aussi sa *géométrie* et ses développements ultérieurs, ce qui expliquerait pourquoi le lourd décor baroque n'écrase pas son support; et pourquoi une façade en forme de bateau ne sombre pas dans le ridicule. Pour retrouver les tracés de formes et de proportions il faut des relevés précis, c'est un travail à faire. Il y a une gravure de "la Louve" signée par son architecte : la hauteur de la façade, jusqu'au fronton, divisée par la largeur donne 1,63, nombre proche de la section dorée (1,618). Si on y ajoute le fronton et le socle du phénix, la façade s'inscrit dans un rectangle 1/2, double carré que l'on retrouve dans les fenêtres du rez-de-chaussée et du 1^{er} étage. Les éléments suivants du décor : lettres superposées, allégories et leur socle, médaillons sur les trumeaux, phénix, sont d'égale hauteur, les 3/4 de ces doubles carrés des fenêtres. Le décor de "la Louve" est donc intégré à son architecture.

Fruits d'une réflexion collective, les maisons baroques de la Grand-Place expriment les aspirations des Bruxellois à la fin du XVII^e siècle : indépendance politique



afin d'échapper aux remous d'une guerre étrangère; humanisme, culture latine, cosmologie, géographie; prospérité économique fournie par le travail des corporations, dont l'enseignement est fondé sur la tradition pythagoricienne. Tels sont quelques-uns des thèmes que l'on peut déchiffrer dans cet ensemble qui ne cessera jamais d'étonner.

(1) M. Martens 1974 "Initiation à une rencontre", in *La grand'place de Bruxelles*, Bruxelles, Ed. Vokaer.

(2) M. C. Ghyka 1959, p. 107; *Le Nombre d'Or*. Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale. Gallimard.

(3) Cf. De Longrée E. 1984 Petrus Herbosch, architecte-peintre à Bruxelles. *Cahiers Bruxellois*, tome xxv n° 69, pp. 29-46.

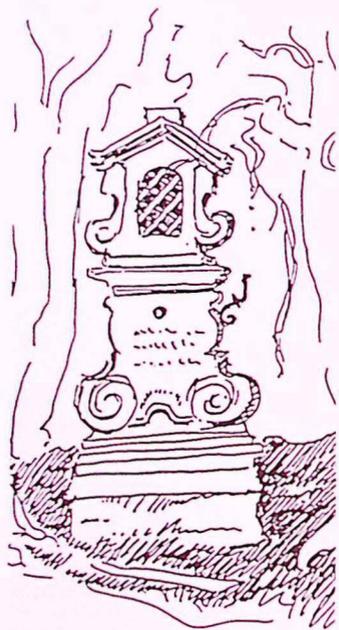
(4) Cf. P. SOMVILLE 1976 *Parménide d'Elée. Son temps et le nôtre*. Paris, J. Vrin, p. 19.

Entre les statues des ducs Wenceslas et Jeanne de Brabant, un cartel avec des outils. Détail de la façade restaurée de la maison dite des ducs de Brabant (photo : A. Kouprianoff).

Chapelles et potales en Brabant wallon

par André TIHON,
Président du CHIREL BW

Depuis les temps anciens, les hommes ont voulu marquer certains lieux de la présence du sacré. En Occident, cette pratique a été reprise dans une perspective chrétienne. Plus que les cathédrales et que les églises paroissiales pour lesquelles l'initiative du clergé est primordiale, les chapelles, les potales - pourquoi ne pas introduire dans la langue française ce vieux mot wallon bien sympathique? - et les autres signes religieux sont surtout l'oeuvre des populations. Depuis la chapelle royale de Waterloo construite par Charles II à



La chapelle Notre-Dame du Bon Secours à Rosières. Dessin de G. Delvaux de Rosières (extrait de la Revue d'histoire religieuse du Brabant wallon, t. 4, n°1 bis, 1990).

la fin du XVII^e siècle jusqu'à l'humble niche placée au-dessus de la porte d'une modeste maison, toutes témoignent d'une dimension religieuse de l'espace humanisé.

Depuis 1986, la vingtaine de groupes locaux du CHIREL BW, Comité d'histoire religieuse du Brabant wallon créé en 1983, a répertorié systématiquement ces monuments. L'initiative en revient à l'abbé Omer Henrivaux, fondateur et ancien président du CHIREL, et à Jean-Louis Van Belle, bien connu pour ses travaux historiques, spécialement sur les tailleurs de pierres.

Les difficultés d'une telle enquête sont nombreuses. Découvrir les plus petits témoignages à côté desquels on risque de passer sans les voir, les décrire en essayant de distinguer les différents types, en retracer l'histoire et les vicissitudes éventuelles ne se fait pas en un jour. Il faudrait pouvoir déterminer l'intention des fondateurs. Souvent la chapelle a été créée par un particulier en reconnaissance pour une guérison ou pour une protection spéciale. Au XIX^e siècle, lors des épidémies de choléra, beaucoup de communautés ont bâti une chapelle en l'honneur de saint Roch. Toute

une géographie des saints protecteurs, de l'évolution des dévotions et des chemins de pèlerinage ou de processions peut être ainsi établie. On manque malheureusement souvent de documents et les enquêtes auprès des habitants ne permettent pas toujours d'arriver à beaucoup de précision.

Pour permettre de perfectionner l'enquête et d'ébaucher déjà quelques perspectives générales, le CHIREL organise un colloque à Tangissart, dans la commune de Court-Saint-Etienne, le samedi 22 septembre 1990.

La matinée sera consacrée à divers exposés des membres du CHIREL pour situer la signification des chapelles, ébaucher une géographie des saints honorés dans la région, indiquer les problèmes posés par l'enquête et les solutions retenues, montrer enfin, par des diapos et un montage audio-visuel, la richesse de notre patrimoine. Monsieur Jacques Reybroeck, directeur de la Division des Monuments, Sites et Fouilles au Ministère de la Région wallonne exposera le rôle des pouvoirs publics dans la protection du patrimoine culturel. L'après-midi sera consacrée à la visite guidée d'une "route des potales" à Tangissart et de quelques chapelles à Bousval, Ways, Loupoigne et Tilly.

Le Comité d'histoire religieuse du Brabant wallon (CHIREL BW)

Le CHIREL BW est une association régionale rassemblant près de 200 membres bénévoles répartis dans le Brabant wallon. Préoccupé par les diverses menaces qui pèsent sur le patrimoine culturel régional et persuadé que l'avenir appartient à celles et à ceux qui retrouvent leurs racines, le CHIREL BW poursuit plusieurs objectifs complémentaires.

La première urgence reste bien évidemment de sauver et étudier les sources orales, écrites, archéologiques, photographiques... se rapportant à l'histoire religieuse du Brabant wallon.

Face à cette priorité, la collaboration des gens du terroir est vite devenue capitale. C'est pourquoi le CHIREL soutient et promeut la création de comités locaux réunissant des femmes et des hommes du cru, intéressés par la recherche sur le terrain. Des spécialistes y cheminent avec des amateurs. Une formation est assurée et des instruments de travail, comme une méthode d'inventaire des archives paroissiales, sont composés et édités par l'association.

Le CHIREL BW souhaite aussi dans une perspective à plus longue échéance sensibiliser les habitants de la région à leur propre histoire religieuse. Dans cette ligne, l'association favorise les

recherches, les éditions, les rencontres relatives à l'histoire religieuse du Brabant wallon. Les colloques inaugurés en 1984 ne rassemblent pas que des brabançons car l'intérêt pour le passé local est aussi présent dans les autres régions du pays.

La *Revue d'histoire religieuse du Brabant wallon*, lancée en 1987, compte aujourd'hui plus de 500 abonnés. Un numéro spécial annonçant le colloque a été édité. Il est disponible au prix de 30 F.

Renseignements pratiques pour le colloque

Adresse du colloque : Salle Notre-Dame (à côté de l'église) - Tangissart (Court-Saint-Etienne).

Programme :

9 h : accueil

9h30 - 12h30 : exposés et montages audio-visuels

12h30 : repas

13h45 - 17 h : promenade puis circuit touristique avec quatre arrêts commentés : la chapelle du Try au Chêne à Bousval, la chapelle Notre-Dame des Affligés à Ways, la chapelle Notre-Dame de Foy à Loupoigne, la chapelle Notre-Dame des Affligés à Villers-la-Ville.

P.A.F. : 600 F avec repas, 300 F sans repas.

Prospectus et inscriptions **avant le 13 septembre** :

CHIREL BW - Centre pastoral, Chaussée de Bruxelles 65A - 1300 Wavre

Tél. : 010/24 22 40 ou 02/354 98 87 (en soirée).

La chapelle Notre-Dame de Lorette à Bornival. Dessin de P. Lhoir, Wavre (extrait de la Revue d'histoire religieuse du Brabant wallon, t. 1, n°1, 1987).



La Journée du Patrimoine dans la Région bruxelloise

par Christian SPAPENS,
Président du Comité de Coordination

Le 9 septembre 1990 sera une journée exceptionnelle pour l'ensemble du pays.

Ce dimanche, en effet, aura lieu tant à Bruxelles qu'en Flandre et en Wallonie la "Journée du Patrimoine" - l'"Open Monumentendag" qui, pour cette deuxième édition, prendra un relief particulier puisqu'elle s'inscrira dans le cadre inaugural des festivités d'hommage au Roi à l'occasion de son soixantième anniversaire et du quarantième anniversaire de son accession au trône.

En 1989, la "Journée du Patrimoine" s'était tenue en mai en Communauté française et l'"Open Monumentendag" en septembre

en Communauté flamande.

La première nouveauté réside donc cette année dans le choix d'une date commune pour cette manifestation qui, en outre s'étendra à la Communauté germanophone.

L'idée d'une telle journée s'est exprimée pour la première fois à Grenade, le 4 octobre 1985, dans une résolution européenne qui souhaitait l'organisation d'une journée consacrée au patrimoine culturel immobilier dans chacun des pays européens.

Le but de sensibiliser le grand public au patrimoine fut largement rencontré en 1989, et il va de soi que les Régions, désormais

compétentes pour le patrimoine immobilier, se devaient de réitérer l'opération en 1990.

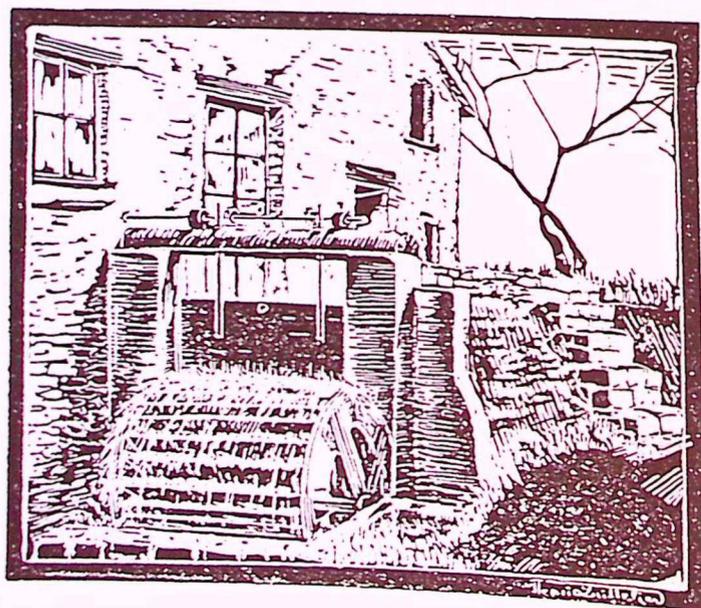
A Bruxelles, un comité de coordination de la "Journée du Patrimoine - Open Monumentendag" a dès lors été mis en place sous l'égide de Monsieur Georges Désir, Ministre de la Région de Bruxelles-Capitale responsable, notamment, des Monuments et des Sites.

Sont rassemblés au sein de ce comité les responsables du comité organisateur de la Journée du Patrimoine (en Région wallonne) et du Sturgroep Open Monumentendag (en Région flamande), les représentants des deux Commissions communautaires bruxelloises et la Fondation Roi Baudouin qui en assure le secrétariat.

Le comité bénéficie également de l'appui de la section autonome bruxelloise de la Commission Royale des Monuments et des Sites.

La dimension européenne de cette journée transparaît dans le nouveau sigle de la Journée reprenant l'emblème de l'année européenne 1975 du Patrimoine, entouré par la couronne d'étoiles de la Communauté Européenne. L'intérêt très vif manifesté par le public en 1989 a aujourd'hui un effet multiplicateur sur les initiatives communales et associatives

Le Moulin Crokaert à Uccle. Gravure de Quittelier.



et constitue un encouragement majeur pour tous les défenseurs de notre patrimoine culturel immobilier.

Dans la Région bruxelloise, le programme de la Journée du Patrimoine s'articule autour de quatre grands axes :

- Le comité s'appuie sur des comités locaux qui réunissent, dans chacune des 19 communes, les autorités communales ainsi que les associations concernées par la préservation du patrimoine.

Il est à noter que chacune des communes constituant la Région bruxelloise a tenu à être associée. Près de 80 monuments ou sites

seront ainsi ouverts au public. Le plus souvent, cette ouverture sera exceptionnelle.

Un des critères de sélection établi par le comité était en effet le caractère inhabituel d'ouverture des lieux, la gratuité totale d'accès de ce site, et la possibilité à chaque Bruxellois d'être accueilli sur place dans sa langue.

Parmi les différents monuments ou sites accessibles dans les diverses communes relevons, par exemple, à Auderghem, le parc du Val Duchesse et la chapelle Sainte-Anne; à Bruxelles-Haren, l'ancien bâtiment principal de la Sabena; à Laeken, l'atelier du

sculpteur Salu et le jardin intérieur ou encore la station de métro Stuyvenberg; à Neder-Over-Heembeek, l'Ermitage; à Bruxelles-centre, le chantier archéologique de la Bourse; à Etterbeek, la caserne de Witte de Haelen, construite de 1876 à 1879, avec une sortie exceptionnelle de l'escadron de l'escorte royale; à Evere, la petite ferme dite T'Hoeveke; à Ixelles, l'ancien atelier du sculpteur Rodin; à Jette, le parc-château Bonaventure et la Pagode du parc Titeca ainsi que la réserve naturelle du Poelbos et le marais de Jette; à Schaerbeek, l'église royale Sainte-Marie et la Maison Autrique; à Saint-Gilles, la clinique du Docteur Van Neck et les bains turcs de la piscine Victor Boin; à Saint-Josse-Ten-Noode, les ateliers Mommen et la chapelle Sainte-Julienne; à Uccle, le Moulin du Nieuwen Bauwmolen, qui sera exceptionnellement en activité; à Woluwe-Saint-Lambert, l'église Saint-Lambert; à Woluwe-Saint-Pierre, la Bibliotheca Wittockiana et le parc Parmentier...

- D'autre part, à l'initiative du comité, seront ouverts divers monuments d'intérêt national, témoins du rôle de capitale jouée par la ville : le Palais Royal, le Parlement, le rez-de-chaussée de la Résidence du Premier Ministre, le Palais des Académies (où sera présenté le projet de restauration des "écuries royales"), le Palais de Justice, le chœur et la chapelle de la cathédrale Saint-Michel, le parc du Val Duchesse et la chapelle Saint-Anne, la Bourse, l'ancien observatoire Quetelet, la salle des Arcades de l'arche du Cinquantenaire, voisine du pavillon des Passions humaines, lui aussi exceptionnellement ouvert.

- Par ailleurs, comme troisième axe de découverte, le comité a



L'hôtel Solway tel qu'on pouvait le voir dans les années septante (photo : F.T.B.).

Foule lors de l'Open Monumentendag 1989 pour visiter le pavillon contenant les Passions humaines de Jef Lambeaux (Sint Lukasarchief - document fourni par l'auteur).

obtenu l'ouverture exceptionnelle de cercles et d'hôtels de maître prestigieux, tels que l'hôtel Empain (la Warande), le Cercle Gaulois, le Concert Noble, l'Hôtel Tassel, la piscine du Résidence Palace, mais aussi l'Hôtel Solvay, prestigieux bâtiment d'Horta.

- Enfin le quatrième axe de découverte, qui s'inscrit plus particulièrement dans le cadre des fêtes d'hommage au Roi se développe



autour d'un "circuit royal des musées". Outre le cadre architectural de qualité qui a présidé au choix de

ces musées, chacun des 13 musées participant à la campagne mettra en évidence une pièce de sa collection en relation directe avec la dynastie.

Ce sera par exemple pour le musée d'Art ancien, la statue du Roi Léopold Ier en marbre blanc du sculpteur Geefs, pour le musée Belle-Vue, la voiture hippomobile de la princesse Clémentine; pour le musée Royal de l'Armée et de l'Histoire militaire, l'habit de gala du Roi Léopold II; pour le Centre Belge de la Bande dessinée, des planches originales d'une bande dessinée dans laquelle apparaît le Roi Baudouin; pour le Musée des Postes, la gravure originale du premier timbre postal belge à l'effigie du Roi Léopold Ier... Il est à noter que le comité, outre les diverses instances le composant, a bénéficié de l'appui de diverses administrations parmi lesquelles il faut citer la Régie des Bâtiments en ce qui concerne les bâtiments appartenant à l'Etat et la STIB (Société des Transports Intercommunaux de Bruxelles). Cette dernière éditera en effet à l'occasion de la Journée du Patrimoine 1990 dans la Région bruxelloise un ticket valable toute la journée pour un prix excessivement modique.

Enfin cette journée trouvera son prolongement didactique et de sensibilisation dans l'édition de

La Tour de Moriensart à Cérroux-Mousty (photo : R. Caussin).

"Ferme de l'abbaye" de Villers-la-Ville (XVIIIe siècle). Ensemble du quadrilatère et, au centre, l'ancienne aire de battage couverte (cliché INBEL).

deux brochures spécifiques : l'une reprenant la totalité des Monuments et Sites accessibles ce jour avec une notice explicative, une photographie, les moyens d'accès et l'autre présentant le circuit royal des musées.

Tout ce programme n'est imaginable et réalisable que grâce à l'enthousiasme et à l'esprit créatif de tous ceux qui le soutiennent. Comme tel, il ne manquera pas de faire de la Journée du Patrimoine 1990 une réussite encore plus grande que celle de 1989. Tout renseignement concernant la Journée du Patrimoine dans la Région bruxelloise peut être obtenu au secrétariat, à savoir à la Fondation Roi Baudouin, 21 rue Brederode à 1000 Bruxelles.



NOTE CONCERNANT LA JOURNÉE DU PATRIMOINE EN BRABANT WALLON

Pour ce qui concerne les activités se déroulant en Région wallonne, les réalités institutionnelles ont

incité la création d'un comité d'organisation spécifique où se retrouvent, entre autres, comme partenaires, la Communauté française, la Communauté germanophone, la Région wallonne et la Fondation Roi Baudouin.

Le secrétariat est assumé par l'Administration de la Communauté française rue Stevens, 7 à 1000 Bruxelles auprès de laquelle toute information peut être obtenue.

Pour la Brabant wallon, près de 20 communes proposent des activités dans le cadre de la Journée du Patrimoine.

Retenons, par exemple, pour Braine-l'Alleud : la chapelle de l'Ermite ou la visite du parc et du château de Bois-Seigneur-Issac; pour Braine-le-Château : la visite de la chapelle Saint-Croix; pour Jodoigne, un circuit découverte de la pierre de Gobertange; pour Ottignies Louvain-la-Neuve : la tour de Moriensart à Cérroux-Mousty; pour Villers-la-Ville : la visite de la ferme de l'abbaye ou encore le chantier de restauration de l'abbaye cistercienne; pour Walhain Saint-Paul : les ruines du château.

Fonts baptismaux romans à la chapelle de l'Ermitte à Braine-l'Alleud (photo : R. Caussin).



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

A WALIBI :

Dernière-née des attractions : le RAPIDO

Dans une ambiance tropicale de 30°, la chaleur humide enveloppe la végétation luxuriante qui part à l'assaut d'un temple en ruine.

Vous êtes dans une région amazonienne. L'Aventurier n'est pas loin.

Après avoir gravi les dernières marches d'une tour, vous n'avez plus qu'une issue : vous laissez emporter par le courant d'un petit torrent surmonté par une cascade.

La rivière s'élargit : premier temps de repos.

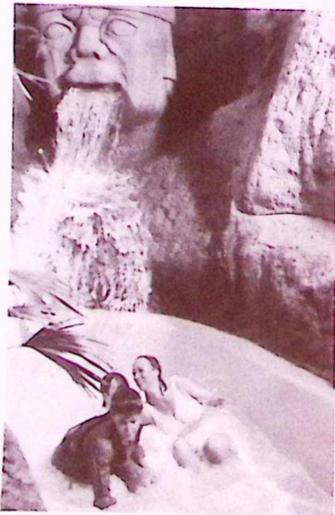
Mais déjà vous êtes menacés par des canons aquatiques : il faut poursuivre le voyage.

La rivière s'enfonce sous une voûte tropicale : ficus, palmiers, bananiers, etc...

Soudain une épave barre le passage, mais la rivière s'engouffre dans une brèche ouverte le long de la coque.

Cris d'épouvante ! Brouillard !

Rien à faire, le courant vous en-



traîne irrésistiblement vers un trou noir : grondements, traits lumineux, cascades et voilà, que vous êtes arrivés au centre de la terre : la rivière s'est calmée.

Dans une ambiance rougeoyante, vous vous laissez bercer par une musique envoûtante, pas pour longtemps parce que le courant vous emporte pour la suite de l'Aventure, car la rivière déroule ses méandres sur 140 mètres, avec un débit d'eau de 3 millions de litres à l'heure.

De nombreux effets spéciaux sont utilisés : brouillard, voûtes d'eau, canons à eau, effets sonores et lumineux, cascades etc...

Question sécurité, pas de problème avec 1,20 mètre de profondeur maximum.

Réalisée dans le temps record de cinq mois, cette nouvelle attraction est accessible aux mêmes heures que le complexe Aqualibi. Bonne trempette !

Exposition "Sculpture contemporaine belge"

Depuis quelques années, Walibi place l'oeuvre d'art sculptée dans sa vraie dimension naturelle c'est-à-dire dans un lieu familial de détente. Pour 1990, ce sont 46 artistes de toutes les régions qui ont répondu à l'appel de Walibi. Les sculpteurs, dont l'intérêt pour cet événement se renforce d'année en année, ont été cette saison particulièrement encouragés. En effet, trois prix leur seront attribués. Celui du jury a déjà été attribué le 30 mai au sculpteur Jean Coenen.

Début octobre seront attribués le prix du public et celui de la presse. Le prix du public d'une valeur de 300 000 FB sera attribué par l'ensemble du public de Walibi qui

1990



visitera le parc durant l'été 1990. Chaque famille aura droit à un vote. La sculpture qui remportera le plus de vote gagnera ce prix. Soulignons l'intérêt de cette démarche de Walibi qui cherche à allier aux loisirs purement récréatifs une forme d'expression culturelle permettant ainsi au public de s'ouvrir également l'esprit à un art mal connu.

N'oubliez donc pas de voter en quittant Walibi. Ce geste étant perçu comme un signe d'encouragement par les artistes, un signe d'intérêt pour leur travail, pour leur art.

* *

Prix Maurice Carême 1990

C'est dans le cadre somptueux du musée Erasme à Anderlecht que la Fondation Maurice Carême a décerné, pour la deuxième fois, son prix d'une valeur de 50.000 F, du concours ouvert aux poètes

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Le Pays flamand de vos vacances 1990

La plage, le soleil, le sable en tant que tels, n'ont plus le même pouvoir attractif.

Les charmes et les avantages de nos propres régions et de leur arrière-pays s'apprécient de plus en plus.

La Flandre est sans conteste une destination de vacances idéale. Le vacancier y trouvera, à des distances relativement proches, l'éventail le plus large des possibilités de week-ends ou de courts séjours.

La nouvelle édition "Le Pays Flamand de vos Vacances 1990" présente cette offre extrêmement variée de formules de vacances sous une forme très expressive et magnifiquement illustrée.

La brochure contient 193 offres différentes pour une excursion d'un week-end ou quelques jours de vacances.

Parmi celles-ci, outre les diverses formules faisant partie du même forfait, il y en a sûrement une à votre goût.

Le Limbourg est le nouveau venu dans la brochure. Comme pôle important de développement touristique, cette province offre une grande variété de formules de séjour de choix. Province verte par excellence, elle propose une gamme très large de vacances à la ferme, une série de forfaits pour vélos, catalogués séparément, et plusieurs forfaits joignant la gastronomie au repos "au vert".

Parmi ceux-ci, nous conseillons vivement le forfait "Séjour de roi au pays de Vogelsanck" qui est proposé dans la très belle commune de Heusden-Zolder. Si cette localité est surtout connue pour son circuit automobile, qui attire

700.000 visiteurs par an, elle possède également de splendides richesses naturelles, telles que forêts, lacs et réserves naturelles, cinq châteaux, ainsi que plusieurs hôtels et restaurants de classe qui lui donnent le surnom de "Mecque de la gastronomie limbourgeoise". Le séjour complet et les repas se prennent à l'hôtel Soete Wey. Idéalement situé dans le Bois de Vogelsanck, cet établissement quatre étoiles assure un repos total dans un écrin de verdure. Le forfait comprend, en formule 1, la nuitée avec petit déjeuner, un repas gastronomique de qualité, préparé par le chef Peter Biesmans, un déjeuner, une excursion avec une "Oldtimer" dans les communes avoisinantes et un tour d'une heure en forêt dans une ancienne calèche de chasse allemande. Prix : 4.250 F par personne. La formule 2 comprend ce qui précède, plus une nuitée et un brunch. Prix : 6.150 F. A noter que le dynamique Syndicat d'Initiative de Heusden-Zolder vous remettra une documentation complète sur la région. Les deux formules sont possibles toute l'année 1990 en semaine et en week-end, sauf pendant les courses au circuit. Renseignements : Hôtel Soete Wey, Kluisstraat 48, 3540 Heusden-Zolder, Tél.: 011/25 20 66. La brochure est disponible gratuitement auprès des bureaux de poste, des agences de la C.G.E.R., des Offices de Tourisme et Syndicats d'Initiative, les agences de voyages et auprès du Bureau d'Information de Tourisme, rue du Marché-aux-Herbes, 61 à 1000 Bruxelles - tél. : 02/513 90 90.

belges. Créé en 1975 par le grand poète brabançon lui-même, la Fondation a notamment pour but d'assurer et de promouvoir la diffusion de l'oeuvre de Maurice Carême ainsi que l'étude de celle-ci, aussi bien en Belgique qu'à l'étranger. Elle organise des animations poétiques, conférences et expositions, rédige des études, aide les chercheurs et étudiants et publie une revue annuelle. La Fondation gère également le musée Maurice Carême, avenue Nellie Melba 14 à Anderlecht, contenant intact le cadre de vie du poète, des objets de la vie quotidienne, ses tableaux, ses livres et manuscrits, une photothèque et une bibliothèque. Le Prix 1990 a été attribué à Madame Anne-Marie DERESE de Gembloux pour son poème "La Nuit s'ouvre à l'Orage", dont vous trouverez ci-dessous un bel extrait :

Je voudrais que le diable,
bien au chaud
dans sa royauté souterraine,
avec ses anges déchus,
ses tripots,
ses orgies démodées,
je voudrais que le diable
remonte sur terre,
pour réapprendre l'enfer.

Je n'ai rien renié,
ni la branche devenue goéland,
ni cette île qui va et vient
et jamais ne se pose,
ni la caresse revenue
à contre-courant,
ni tous les désirs
aux becs acérés qui m'emportent
et crient au-dessus de la mer.

Toute information pour le Prix 1991 peut être obtenue auprès de la Fondation, B.P. n°7, Anderlecht 1, 1070 Bruxelles, Tél.02/521 67 75.

Vient de paraître



Wavre, Centre Antichar et les Défenses environnantes sur la ligne K-W

"Wavre, Centre Antichar", est le titre de l'ouvrage de Robert PIED qui évoque en détail l'histoire de la position défensive de Wavre située au centre du dispositif de la ligne dite "K-W" juste avant le second conflit mondial, située entre Koningshooikt, près de Lierre et Wavre.

Peu avait été écrit et publié sur le sujet et il était grand temps de rassembler les informations qui pouvaient encore l'être. Le livre de Robert Pied, premier d'une série de trois et dont le second est en préparation, illustre d'une manière précise la mise en place du tronçon fortifié de Wavre de l'automne 1939 au printemps de 1940.

Appuyé sur de très nombreux plans et photos, l'ouvrage offre au lecteur une vision claire et inédite de ce que furent les travaux d'implantation de la ligne dans la région wavrienne.

Dans ce premier tome, il est question de fortifications, constituées principalement de bunkers de divers types souvent camouflés en "fausses maisons", de champs de rails et des fameux "éléments Cointet" que les Allemands utilisèrent plus tard sur le mur de l'Atlantique.

Le second tome traitera en détail des combats qui mirent aux prises, sur la Dyle, Français, Britanniques et Allemands du 14 au 16 mai 1940.

Ce livre de 120 pages est disponible en librairie à Wavre au prix de 490 F ou par virement au 001-1746794-94 du Syndicat d'Initiative de Wavre.

Nivelles : Folklore, Souvenirs et Traditions

Quand on parle du regretté Joseph Coppens, on pense immédiatement au "Dictionnaire Aclot" une oeuvre exceptionnelle de compilation sur la cité des Aclots. Mais à côté de ce "monument" et d'autres ouvrages très connus, Joseph Coppens a également écrit d'innombrables études, articles, chroniques, poèmes et chansons. En cette année 1990, qui marque le vingtième anniversaire de la disparition de cet éminent linguiste, l'équipe de l'association dialectale RIF TOUT DJU a voulu lui rendre un hommage particulier en rassemblant dans une élégante plaquette quelques chroniques spécialement consacrées au folklore et aux traditions de Nivelles.

Cet ouvrage important comprend des chapitres tels que les Spécialités culinaires nivelloises, les "Spots" ou sobriquets nivellois, les métiers d'autrefois, des chansons, des jeux, etc.

On peut se procurer ce livre dans les librairies nivelloises, au Syndicat d'Initiative ou contre versement de 180 F (port compris) au compte n° 001-0515707-34 de RIF TOUT DJU, 63, boulevard Charles Vanpée, 1400 Nivelles.

**

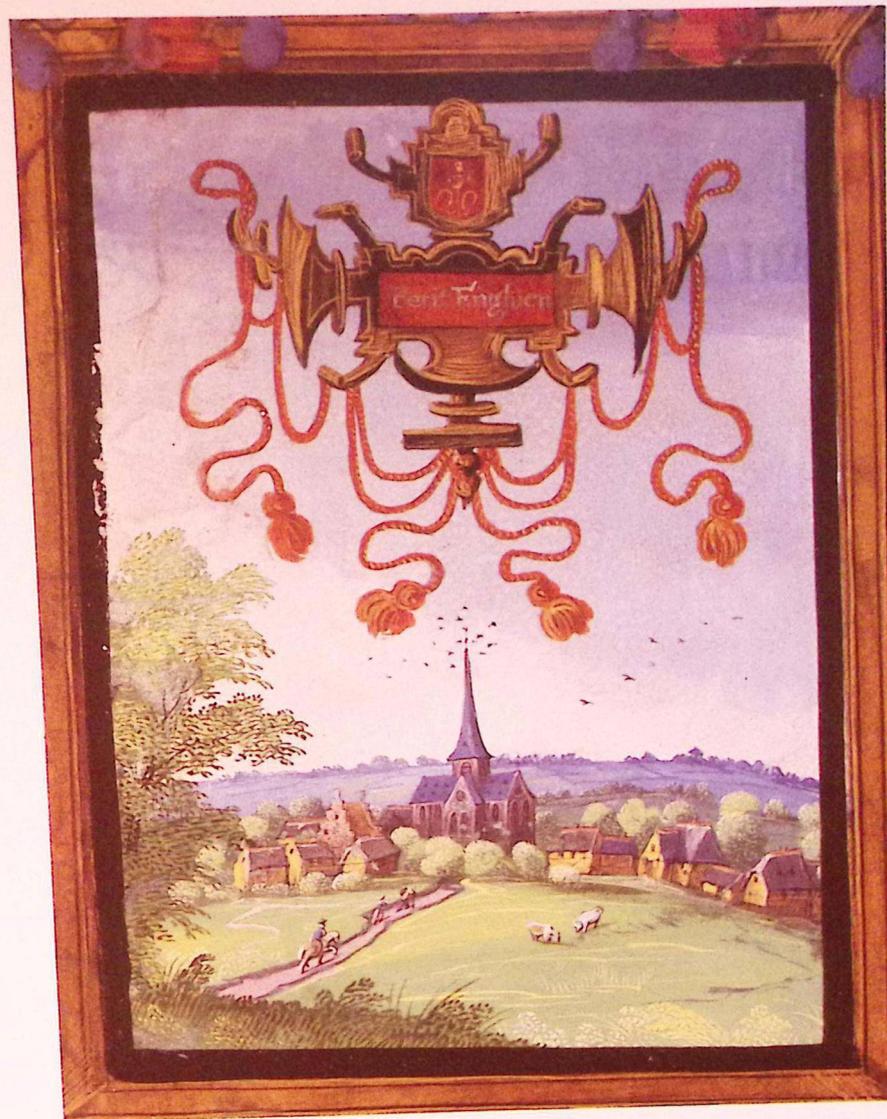
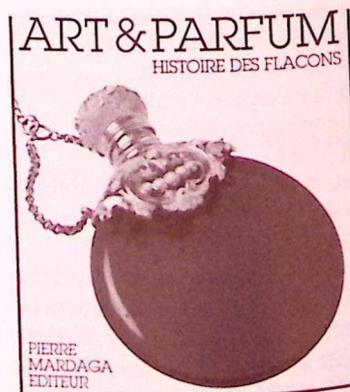
Art et Parfum, Histoire des flacons

L'histoire des parfums remonte à la plus haute antiquité. Plusieurs siècles avant notre ère, déjà en Assyrie et en Egypte, on créa des flacons de verre coloré pour

contenir les précieux liquides à l'usage des dieux et des hommes. Depuis, les réceptacles de parfums ont exercé une fascination certaine, d'autant plus qu'ils devinrent de véritables oeuvres d'art.

L'invention du cristal permit la création de pièces d'un luxe inégalé avec des montures en métaux précieux. L'utilisation de la porcelaine, de l'émail, de l'opaline, des cristaux et des nouvelles techniques du travail du verre donnent naissance aux XVIIIe et XIXe siècles à des chefs-d'oeuvre artistiques.

Il reste de la très belle exposition, réalisée il y a peu à Liège par l'Asbl "Art et Fact" à la Générale de Banque, un merveilleux catalogue de 144 pages de l'éditeur Pierre MARDAGA. Comportant 74 illustrations en quadrichromie et 43 en noir et blanc, placé sous la direction scientifique de Mademoiselle Ann Chevalier, Conservateur du Musée d'architecture de Liège, cet ouvrage collectif, sous la direction de Mademoiselle Isabelle VERHOEVEN historienne de l'art, inaugure une nouvelle collection qui a pour nom "Verre". Il est en vente au prix de 1 950 F.



Petit-Enghien, vue extraite du t. X (pl. 102) des *Albums de Croÿ*, Comté de Hainaut VII (à paraître en 1991).

L'édition des *Albums de Croÿ* a été entreprise par le Crédit Communal de Belgique en 1985 à l'occasion de son cent vingt-cinquième anniversaire. La collection se compose de 26 volumes et couvre le Hainaut, le Namurois, une partie du Brabant et le Nord de la France. A ce jour, 15 Albums ont déjà été publiés.

Prix normal par volume: 3.950 FB.
En souscription à la collection complète, pour les personnes ayant un compte au Crédit Communal: 2.750 FB par volume payables en 3 mensualités de 850 FB.
Pour toute information: Service Ventes du Crédit Communal, 44 bld. Pachéco, 1000 Bruxelles (02/214.43.08 et 214.41.12).